

Alain Paucard

LA
CRÉTINISATION
PAR LA
CULTURE



La Fronde

L'AGE D'HOMME

ALAIN PAUCARD

LA CRÉTINISATION
PAR LA CULTURE

L'AGE D'HOMME

À Jean et Fredo

*En toute chose, ne prenez pas
pour le démolisseur celui qui
pleure au milieu des ruines.*

Aurélien Scholl

I^{re} PARTIE

LA MACHINE À CRÉTINISER

I

LES PERLES AUX POURCEAUX

Ce qu'il y a de beau, de prometteur et de rassurant, dans le mot culture, c'est qu'il évoque inmanquablement la terre, la bonne terre nourricière du vieux pays. « J'aime bien Bourvil », confiait De Gaulle [\[1\]](#), « il est l'image d'un bon paysan français qui aime sa terre et son pays ».

Ce qu'il est convenu d'appeler la Culture, aujourd'hui, n'a strictement plus rien à voir avec ces attaches. Je trouve même le terme de culture impropre. Pour le moins, nous sommes passés d'une culture saine et naturelle à une agriculture de grand rendement, efficace à ses débuts, mais qui, aggravée par l'obstination du rendement, brûle la terre et la rend improductive pour longtemps.

Avec le « fait culturel » et la culture « populaire », « démocratique », « pour tous », nous sommes dans le registre de la basse-cour. Le cochon de payant, c'est de la volaille. La volaille, on la plume, on lui prend son pognon, mais, c'est vrai, contrepartie apparemment honnête, on la gave.

Quand il rend son bilan annuel, le directeur d'un musée est surtout fier de ses entrées. À aucun moment, il ne glisse dans son rapport : « Le 8 janvier, à dix heures trente, à l'heure où la lumière est la plus belle, la plus favorable aux découvertes, j'ai vu, dans le regard d'une personne qui contemplait un Fragonard, l'éclair de joie intense, de lumineuse et bienheureuse béatitude qui caractérise le passage à un état

spirituel supérieur. » Ce serait, bien sûr, faire preuve d'un esprit élitiste digne des pires moments de l'Ancien Régime. Non, le brave fonctionnaire inscrit sa comptabilité, sans doute en tirant la langue et, fièrement, il dépose de la quantité dans ses registres : « L'exposition de Jules Dugenou a "attiré" (c'était donc un piège !) 2500 personnes, plus que l'exposition de Félicie Tapautour. »

Le principal n'est pas la qualité intrinsèque de l'artiste exposé, mais le rendement à l'hectare. Que les pigeons locaux et ceux venus de plus loin, y compris en *charters*, défilent devant des toiles de Manet ou une exposition d'art conceptuel avec son triste et lamentable cortège de tas de sable, rails rouillés et fils de fer tordus n'est pas l'essentiel. L'essentiel, c'est de gaver l'oie jusqu'à implosion du foie, que chacun, à son poste de responsabilité, puisse s'écrier : « La culture progresse parmi les masses, elle n'est plus l'apanage d'une élite. »

Le Centre Pompidou est très fier du grand nombre de ses visiteurs. Tout observateur honnête se rend pourtant compte que la majeure partie des « visiteurs » est constituée de touristes *lambda*, profitant de la gratuité de l'entrée au Centre et à la bibliothèque pour grimper jusqu'à la terrasse et y admirer le panorama. Je ne critique pas le fait. Le panorama de ma bonne ville, quoique souillé par des constructions infâmes, est effectivement une bonne préface à une visite, à moins que cela n'en constitue l'épilogue. Ce que je veux dire, c'est que la plupart des touristes se contrefichent du musée d'art moderne, de la cinémathèque et de tout ce qui est payant, si faible soit le prix. Il n'y a pas lieu de s'en offusquer, c'est chose normale. On ne peut obliger qui que ce soit à aimer

ce qui est bon ou supposé tel. C'est dramatique de préférer le coca-cola au vin de Bordeaux, c'est même plus qu'une faute de goût, c'est un crime, mais le coupable doit être laissé en liberté, sinon la vie ne serait plus qu'une guerre civile permanente.

La culture est un catalogue de préférences, personnel, intime, un petit caillou que chaque individu polit pour son *plaisir* (notion antagoniste de la culture moderne), qui l'aide à vivre. Une déprime ? Un coup de cafard ? L'individu prend un livre, écoute un disque, tombe en arrêt devant le tableau, voire la reproduction, qui l'a si souvent captivé et d'un seul coup, ça va mieux. Oh, le monde n'est pas meilleur pour autant, mais il redevient supportable. C'est reparti, l'individu n'est plus seul.

Ce catalogue géant a la forme d'un gâteau, plutôt d'un clafoutis car il faut bien recrachter les noyaux. Que ce gâteau soit divisé en deux parts, en deux mille, en deux millions ou plus, le gâteau garde la même dimension. Il n'est pas extensible. Si l'on tient à distribuer prioritairement les perles aux pourceaux et la confiture aux cochons, non seulement les cochons manqueront de sucre, mais les rares personnes cultivées mourront de faim.

Répondant à ceux qui professaient qu'avec les loisirs, la « classe ouvrière » parviendrait à la « grande culture », le cher Léautaud, qui nous a légué un trésor, répliquait : « Faut-il être bête, pour exprimer une pareille chose, et encore plus (y croire), et quelque peu coquin pour venir dire cela à de pauvres types qui : 1) ignorent ce que c'est que la culture et encore plus la grande, et 2) s'en fichent pas mal. C'est toujours la bourde de l'égalité de tous les hommes. » [\[2\]](#)

Contradiction apparente : la Culture nous gave jusqu'à la

gueule mais le brouet qu'elle nous fait ingurgiter, quitte à nous étouffer, n'a pas de goût.

II

CULTURE ET CIVILISATION

Les Princes qui nous gouvernent, c'est-à-dire les *médias* et les fonctionnaires, éprouvent une tendresse particulièrement touchante pour les civilisations en voie de disparition et les cultures marginales. Je partage cette attention, mais ce n'est pas aux mêmes civilisations et aux mêmes cultures que j'apporte ma tendresse. Je me préoccupe en priorité, avec chauvinisme, de ma civilisation et de ma culture : la mienne.

Les définitions que les différents dictionnaires donnent de la culture et de la civilisation, non seulement concordent avec l'idée que je me fais de ma ville, mais en plus, tendent à prouver que Paris est la civilisation par excellence. Détaillons.

Pour Littré qui vivait à une heureuse époque où l'on ne se gargarisait pas de fariboles, la culture est essentiellement le travail de la terre. Toutefois, il évoque, plutôt par des citations que par une définition, la culture des « bonnes lettres ». Au départ, il n'y a donc pas de « culture », mais des connaissances en Lettres, Sciences, Beaux-Arts, etc., et cette somme de connaissances acquises est cultivée, arrosée par un nouvel approfondissement qui recouvre la précédente plantation et ainsi de suite.

Le Petit Robert confirme le point de vue de Littré en l'enrichissant d'une manière opportunément concise et synthétique : « Développement de certaines facultés de l'esprit par des exercices intellectuels appropriés », ce qui

signifie que les mots croisés, le « sport cérébral », font partie de la culture. Heureusement et, « *par ext* », nous dit-il : « Ensemble des connaissances acquises qui permettent de développer le sens critique, le goût, le jugement. » Le sens critique ! Le goût ! Le jugement ! Les rédacteurs ne se rendent pas compte qu'ils s'opposent à la conception moderne. Les millions de moutons qui font la queue, des heures, pour voir, de leurs propres yeux, des croûtes, ne se rendent pas dans une exposition pour développer leur sens critique, leur goût et – coquetterie ultime – leur jugement, mais parce que c'est un devoir.

M. Robert aggrave son cas : « *Culture de masse* : diffusée au sein d'une société par des moyens d'information massifs (mass media) et correspondant à une idéologie. » Nous voilà de plain-pied dans 1984 ! L'idéologie est une dictature très supérieure aux dictatures classiques. Non seulement on force l'individu à marcher avec des chaussures trop petites pour lui, mais, en plus, on lui ordonne de crier à tue-tête que jamais il n'a été si bien chaussé. Imaginez un chef Hun ou Mongol. Il peut très bien, dans un accès de fureur – qui peut être légitime – couper les couilles d'un de ses subordonnés, mais il ne l'obligera certainement pas à chanter les louanges de la lame qui le châtre. À partir de la Révolution Française, le troufion qui monte à l'assaut est au service d'idées abstraites et qui ne deviennent concrètes que quand il se retrouve mutilé ou mort.

Larousse (petit et illustré) va encore plus loin : « *Culture de masse* : ensemble des faits idéologiques communs à une masse de personnes considérées en dehors des distinctions de structures sociales et diffusés en son sein au moyen de

techniques industrielles. » Ah, la poésie des « techniques industrielles » ! Et cette douce allusion à la société sans classe chère aux idéologues !

Moi, ma culture est en voie de disparition. Cette culture parisienne, éminemment populaire, est la victime de l'idéologie et des techniques industrielles. Mais, objectera le moderne, si j'admets que votre Paris, ses petits zincs et ses bals musette font partie du folklore, ce n'est pas pour autant une civilisation.

On parie ?

Ce qu'il y a d'agréable, de reposant, dans la lecture de Littré, c'est de se retrouver, directement et tout naturellement, dans un autre monde. Avec quelle ingénuité rétrospective écrit-il : « Civilisation n'est dans le Dictionnaire de l'Académie qu'à partir de l'édition de 1835 et n'a été beaucoup employé que par *les écrivains modernes* (souligné par moi AP) quand la pensée publique s'est fixée sur le développement de l'histoire. » Merci, cher vieux Littré, merci vieil ami de nous rappeler qu'il y a des époques où les mots changent de sens et, par voie de conséquence, les époques aussi.

Pour le reste, la définition du mot, on trouve chez Littré, Robert et Larousse le même esprit : « ensemble de caractères communs, de phénomènes sociaux et d'acquisitions » ; ce plus petit dénominateur commun évite judicieusement de porter un jugement moral ou esthétique. À chacun son métier. Il n'est pas non plus précisé, mais cela tombe sous le sens, que ces acquisitions sont progressives, que rien n'est pressé, qu'il n'y a pas le feu dans la formation et la création d'une civilisation. En revanche, les destructions vont beaucoup plus vite.

Par conséquent, si je m'en tiens aux strictes définitions des dictionnaires, la culture est l'acte conscient d'un homme qui, délibérément, va vers l'objet de sa curiosité, le hume, le goûte, le déguste, l'avale, en reprend, s'en gave, le digère. Cet homme n'est qu'une tête d'épingle, mais quand des milliards de têtes d'épingle sont plantées les unes à côté des autres sur une toile, quand on prend du recul, alors ces innombrables bouts de métal abstraits deviennent un tableau concret : la civilisation.

Par conséquent, si je m'en tiens à mon explication qui tombe sous le sens, la civilisation parisienne est une des plus hautes de l'histoire.

Elle a ses légendes, qui ne sont pas obligatoirement vraies, mais belles, condition suffisante pour une légende. Il est dit que Paris aurait été fondé par les survivants du sac de Troie, le beau Paris à leur tête. Je me moque que ce soit faux. C'est beau et ça me suffit.

Un nommé Denis, ardent chrétien, fut décapité sur une des sept collines de Lutèce. Il ramassa sa tête et marcha au nord. Arrivé dans la plaine située sur l'autre versant, il s'écroula, mort pour de bon. À cet endroit fut construite la basilique qui porte son nom et qui abritait les dépouilles de nos Rois jusqu'à ce que, au nom de la culture révolutionnaire, des brutes ignares (ce n'est pas forcément un pléonasme) les en délogeassent et dispersassent leurs restes.

Rien que pour la merveilleuse histoire de Denis et ses sept collines [3], Paris est une ville sacrée, tout autant qu'un lieu de prières bantou, tout autant à sauvegarder qu'une yourte mongole, mais alors que les cases et les yourtes sont un objet de vénération pour les ethnologues, la civilisation parisienne

est traitée comme une bâtarde par les responsables culturels avec, au premier chef, les Présidents de la République, qui ne se lassent pas de détruire son âme, par l'éviction programmée de son peuple, la destruction du traditionnel et l'adjonction saugrenue de bâtisses immondes.

Paris fut longtemps une ville située à la campagne ; elle se nourrissait du produit de ses faubourgs. Son vin provenait de la région qui est aujourd'hui les Hauts de Seine et dont le plan, très curieusement, reproduit la forme de haricot des terres crayeuses où la vigne est favorisée [4].

Les Parisiens ont perfectionné leur cuisine, faisant du pinard et du sauciflard des bijoux de notre gastronomie, consubstantiels à l'âme française, ce qui, par parenthèse, tempère l'ardeur des partisans d'un « Islam à la française ».

Le tempérament parisien : fougue, jovialité, irrespect, drôlerie, gouaille, mais aussi vantardise, caractère de cochon, a fini par imposer ses traits les plus forts à l'ensemble de la communauté française et a contribué grandement à créer le caractère national.

« J'ai vu des officiers de liaison français, auprès de l'armée américaine, bien malheureux *par leur faute*, jusqu'au jour où leur intrépidité poussée jusqu'à l'absurde, a forcé l'estime de leurs camarades et fait pardonner leur morgue, leur fatuité, etc. » écrit Roger Vailland [5].

Une civilisation peut se composer de plusieurs nationalités ou ethnies. C'est encore le cas de la parisienne. Jusqu'au tremblement de terre des années soixante, il y avait à Paris des quartiers bretons, auvergnats, avec leurs parlers et leur presse. Dans ses *Mémoires d'un Parisien*, Jean Galtier-

Boissière écrit, comme si cela allait de soi : « Le blessé [...] un doigt déchiqueté [...] s'en va tranquillement vers l'arrière, en disant, *avec l'accent de la rue de la Gaïeté* (souligné par moi AP) :

“Enfin : J' vas pouvoir soigner mon entérite !” »

Je signale que la rue de la Gaîté (et non Gaieté) est une rue du Montparnasse (XIV^e arrondissement) et qu'elle mesure environ deux cents mètres ! Si l'on y dénombre encore six théâtres et des restaurants – vestiges de sa gloire passée – on y compte aussi une quinzaine de sex-shops. Je ne suis pas un vieux pompon. Un sex-shop, pourquoi pas ? Quinze, c'est un crime, mais les libéraux vous expliquent qu'on ne peut refuser un bail à un commerçant...

La civilisation parisienne s'appuyait sur des villages. Ces villages avaient leurs bardes, comme Aristide Bruant, dont les chansons portent les noms de ces villages : *À Batignolles*, *À la Bastille* (qu'il ne faut pas confondre avec *Nini Peau d'chien*), *À la Roquette*, *À la Villette*, *À Pantruche* (traduction : À Paris, c'est donc un titre générique), etc. Ces quartiers étaient liés à des professions bien définies, plus exactement des métiers, tant il est vrai que, de nos jours, il n'y a plus que des emplois. À la Villette, c'étaient, bien sûr, les bouchers ; à la Goutte d'or (autre chanson de Bruant), les blanchisseuses. Je ne révèle rien, je rappelle seulement ce que tout Parisien devrait apprendre à l'école.

À Pantruche, on chasse le naturel, il revient plus chaud. Louis Chevalier, dans son *Montmartre du plaisir et du crime*, note que toutes les tentatives de « nettoyer » Pigalle se sont soldées par des échecs, les truands y revenant naturellement.

C'est le mercantilisme qui a transformé Pigalle en super sex-shop, qui l'a perdu, pas la police.

Je pourrais multiplier les exemples de culture parisienne, en me servant, à satiété, des oeuvres immortelles de Messieurs Chevalier (Maurice)[\[6\]](#), Georgius, Milton, etc., et de Mesdames Frehel, Mistinguett, etc., mais le temps presse.

Par conséquent, si, d'après les critères incontestables des dictionnaires, Paris est une civilisation formée par des cultures, je ne m'explique pas pourquoi cette civilisation n'est pas protégée par l'Unesco, tout autant que celles des Esquimaux ou des Peaux-Rouges d'Amérique du Nord. À moins, et c'est effrayant, que nous ne soyons déjà une réserve de Peaux-Rouges.

Par conséquent, si la civilisation et la culture sont des organismes vivants, elles n'ont, en tout cas, rien à voir avec le snobisme culturel, la corvée d'expos, l'obligation faite de lire peu et de commenter beaucoup, le devoir de suivre des modes : lubies modernes, cuistreries démagogiques, caprices de fonctionnaires et coquetteries d'élus.

III

LE COUP DU GOÛT

J'ai écrit, un peu inconsidérément, dans le premier chapitre qu'il importe peu qu'on expose Fragonard ou de l'art conceptuel, l'essentiel étant de faire venir les masses. En vérité, je crois que les cuistres préféreront toujours le laid au beau parce que le laid est chic tandis que le beau est suspect.

Le beau est coupable de s'adresser directement aux plus hautes sphères de l'âme, là où aucun policier de la pensée ne peut pénétrer. Le laid possède toutefois un avantage : on peut dissenter sans fin sur lui. Quand, dans un élan sublime, les cuistres présentent, dans un centre d'art contemporain, des pare-chocs endommagés, des pianos emballés dans des couvertures militaires, des tampons hygiéniques usagés, des étrons en conserve ; quand le créateur se met lui-même en scène, en se trempant tout nu dans du sang de boeuf ; quand une créatrice, ses cheveux baignés de sang, y laisse se baguenauder un rat, de deux choses l'une : ou c'est complètement idiot, ou c'est génial. À combien de farceurs la hardiesse ne tient-elle pas lieu de génie ! Les tailleurs aigrefins d'Andersen, qui feignaient de coudre un habit neuf si fin qu'il en était invisible, qui détournaient tout l'or du Roi pour que celui-ci se baladât à poil devant ses sujets ébahis et répétant que jamais le Roi n'avait porté d'aussi beaux vêtements, sont les véritables créateurs de l'art conceptuel.

J'ai été invité dans ce qu'on appelle une performance. Un

type sympathique, avec une bonne tête au demeurant, demandait dix francs à ceux qui souhaitaient participer à la performance. On ne fait pas fortune avec dix francs, ce n'était donc pas un arnaqueur. Il plaçait ensuite une balle dans un revolver à six coups, faisait tourner le barillet et appuyait sur la queue de détente, le canon dirigé vers de la terre en pot. On voit qu'il respectait strictement les règles de sécurité. Si la balle n'était pas dans le canon, si l'on entendait « clic », c'était perdu. En revanche, si le coup partait dans une « déflagration assourdissante », c'était gagné et l'heureux participant recevait un certificat ! Moi qui ne gagne jamais dans les tombolas, je gagnai le diplôme.

Je ne critique pas ce brave homme de s'amuser. Je préfère, à tout le moins, jouer à la roulette russe dans de la terre en pot plutôt que sur ma tempe. Pendant mon service militaire, je fus tireur d'élite, au tir au but à 200 mètres, avec un fusil Mas 49/56. J'imagine la tête du maréchal des logis si je lui avais expliqué que placer des balles dans le milieu de la cible est de l'art et le stand de tir de la place Balard, un centre d'art contemporain !

Il n'y a pas si longtemps, les bourgeois s'offusquaient de l'impressionnisme, puis du cubisme, puis de l'abstrait. Comme on les regrette, les abstraits ! Ils peignaient encore en utilisant des toiles, avec des brosses, des pinceaux et, chose étonnante aujourd'hui, des couleurs. Quant aux bourgeois, ils ont tellement la trouille de ne pas être dans le coup, qu'ils subventionnent à tout crin, et écoutent, avec recueillement, les créateurs les entretenir de leur « travail en cours », qui « met à jour les contradictions », « révèle les artifices », « détruit

l'ordre ancien pour y substituer les nouveaux rapports scientifiques, techniques, sociaux, socioculturels, etc. », toutes affirmations d'ailleurs extrêmement vraies. Les nouveaux créateurs ont bien des défauts, mais ils sont francs comme l'or qu'ils ramassent.

Ils n'en sont pas moins des vieux cons. Quand les dadaïstes, au lendemain de l'effroyable boucherie de 14-18, disent aux bourgeois : « Vous avez envoyé des millions de gens à l'abattoir alors que, dans le même temps, vous contempniez vos croûtes qui valent si cher. Souffrez que nous exposions une roue de bicyclette plantée sur un tabouret. Elle vaut bien le tableau pour lequel vous avez fait crever tant de pauvres bougres », ils sont très justement en colère, mais on ne peut pas rester en colère pendant quatre-vingt ans. La colère devient un académisme.

La réponse des post-dadaïstes est invariable : « Qui êtes-vous pour définir ce qui est beau et ce qui ne l'est pas ? », en traduction : « Le beau est dépassé ».

Saint Augustin, dans un traité perdu, puis Diderot, puis Hegel (de loin le plus barbant) et bien d'autres se sont attaqués à la définition du beau et ils ont tous échoué. « On se débarrasse des intellectuels en les envoyant s'occuper un peu de l'émotion et de l'ineffable », dit sottement Roland Barthes. Quel beau programme, pourtant ! Quand une âme sensible se trouve devant le beau, la part de divin située dans la partie la plus reculée d'elle-même émet immédiatement, à la seconde, peut-être avant la vision, un signal. Au contraire, les horreurs (in)esthétiques ne blessent pas que l'oeil, elles blessent l'âme et c'est pourquoi les âmes sensibles souffrent tant dans le

monde moderne.

Le beau, on le ressent, il arrive, il vous submerge. J'étais à la galerie Frick, à New-York, devant les panneaux de Louveciennes de Fragonard. Je savais que je ne reviendrais jamais dans cette ville immonde et je savais aussi que je ne reverrais jamais ces panneaux car monsieur Frick les a légués à condition qu'ils ne soient jamais prêtés. Je les ai bus sans parvenir à me désaltérer, cherchant à garder en moi l'ineffable. Soudain je compris, et le très jeune âge des personnages m'y aida, que ces panneaux représentaient, d'une manière sublime et légère, quoique profane, le jardin d'Eden et j'ai pleuré.

J'ai placé dix mille francs chez un notaire pour le jour où quelqu'un pleurera devant les colonnes de Buren, étant bien entendu que je refuse mon argent à ceux qui pleurent de rage.

Dans les locutions populaires, il y a du génial et du stupide. « Tous les goûts sont dans la nature » appartient à la seconde catégorie. Non, tous les goûts ne sont pas dans la nature et, en tout cas, il y a un goût que cette bienveillante nature, d'essence divine, ne possède pas : le mauvais. La nature, avec un soin maniaque et scrupuleux, se consacre à imiter l'art et n'a jamais commis d'erreur de perspective, ou de fautes graves dans la juxtaposition des couleurs. La nature est partout et toujours harmonieuse. Les paysages qu'elle propose sont sereins ou dramatiques et c'est justement en cela que la nature est divine : elle propose un paysage différent à chaque individu, c'est sa palette.

La nature ignore la ligne droite et l'angle droit, inventions humaines qui peuvent engendrer des chefs-d'oeuvre aux

mains d'architectes de génie, ou des horreurs quand les brutes s'en emparent.

Voilà pourquoi les écologistes m'ennuient. Leur nature est humaine et, par conséquent, les horreurs esthétiques ne les concernent pas. Elles ne sont pas une offense au divin, mais une « erreur ».

De divin, progressivement, l'art est devenu moral parce que les modernes ont oublié, ou saccagé, les lois naturelles.

IV

HISTORIQUE D'UNE DESTRUCTION

Devinette : de qui sont ces lignes et qui décrivent-elles ?

« Nous entrons dans les familles, nous enlevons l'enfant, nous le soumettons à l'éducation pédagogique. Nous sommes pédagogues, philanthropes, théologiens, moralistes. Nous imposons de force notre religion et notre culte, notre morale et nos mœurs. Nous régentons la vie privée et le for intérieur ; nous commandons nos pensées, nous scrutons et punissons les inclinations secrètes, nous taxons, nous emprisonnons et guillotinions, non seulement les malveillants, mais encore les "indifférents", les modérés, les égoïstes. Nous dictons à l'individu, par-delà ses actes prévisibles, ses idées et ses sentiments intimes ; nous lui prescrivons ses affections comme ses croyances et nous refaisons, d'après un type préconçu, son intelligence, sa conscience et son cœur. »

Est-ce Soljenitsyne montrant du doigt les bolcheviks ? Est-ce un manifeste khmer rouge expliquant « l'homme nouveau » ? Non, c'est Taine décrivant les jacobins dans ses *Origines de la France contemporaine*.

Taine est un réactionnaire, c'est entendu, alors, pour ne pas choquer le lecteur, je laisse les révolutionnaires eux-mêmes s'exprimer :

Billaud-Varennes : « Il faut *recréer* (souligné par lui) en quelque sorte le peuple [...], détruire d'anciens préjugés, changer d'antiques habitudes, perfectionner des affections

dépravées, restreindre des besoins superflus ; extirper des vices invétérés. »

Vaste programme !

Robespierre, lui, s'attaque d'emblée à ce qui rend la vie douce : « Nous voulons substituer la morale à l'égoïsme, la probité à l'honneur, les principes aux usages, les devoirs aux bienséances, l'empire de la raison à la tyrannie de la mode, le mépris du vice au mépris du malheur, la fierté à l'insolence, la grandeur d'âme à la vanité, l'amour de la gloire à l'amour de l'argent, les bonnes gens à la bonne compagnie, le mérite à l'intrigue, le génie au bel esprit, le charme du bonheur aux ennuis de la volupté, la grandeur de l'homme à la petitesse des grands, un peuple magnanime, puissant, heureux, à un peuple aimable, frivole et misérable, c'est-à-dire toutes les vertus et tous les miracles de la république, à tous les vices et tous les ridicules de la monarchie. »

Encore un vaste programme, mais plus concret. Il sera appliqué par la III^e République, quoiqu'avec un heureux pragmatisme qui tempérera l'ardeur guillotineuse, mais qui n'en mènera pas moins aux scandales financiers, à la boucherie de 14-18, à la corruption et à la honte de juin 40.

Si je lis bien, Robespierre, à côté des souhaits pieux communs à tous les idéologues, nous promet une société de flics mal élevés et puritains pour la galerie. On y apprend, sans rire, que la République fait des miracles. Robespierre, ami de l'homme, veut, selon le mot de Rousseau, « le forcer à être libre ». Pendant que Robespierre rêve, Carrier, spécialiste de la noyade, se réveille :

« Nous ferons un cimetière de la France, plutôt que de ne

pas la régénérer à notre manière. »

Comme j'aime la franchise ! Carrier et ses descendants ont gagné. Ils ont fait un cimetière de la France. Les pierres tombales sont les bâtiments infâmes, les sculptures hideuses et le Nouveau Roman. Il est vrai que ce dernier ne monte pas très haut et ne se voit guère de loin.

Il n'y a pas que les hommes politiques qui disent des bêtises criminelles, les écrivains aussi et pas des moindres.

Diderot n'aime pas Boucher, il lui préfère Greuze. Pourquoi ? Parce que ce dernier « donne des mœurs à l'art ». En clair, la qualité intrinsèque du peintre n'est pas en cause. Ni Greuze ni Boucher ne sont des génies. Le second est tout de même plus talentueux que le premier, mais ce dernier peint des « scènes villageoises » tandis que l'autre peint des derrières féminins. Comme le dit si bien Robespierre : « substituer le charme du bonheur aux ennuis de la volupté ». Le derrière de Miss O'Murphy a sans doute contribué à la prise de conscience révolutionnaire, par l'effet négatif qu'il inspira aux puritains. Diderot, qui m'apparaît de plus en plus comme un des pères théoriques du réalisme socialiste, a des visions d'avenir. Dans son *Essai sur la peinture* [7], il n'apprécie pas certain monument de Reims, dû à Pigalle. Le sujet est par trop allégorique : « Que signifie, à côté de ce portefaix étendu sur des ballots, cette femme qui conduit un lion par la crinière ? » Diderot, en possible commissaire politique, donne ce conseil : « Pigalle, mon ami, prends ton marteau, brise-moi cette association d'êtres bizarres. » À aucun moment, Diderot ne s'intéresse à la plastique, seuls l'ennuient ces « êtres bizarres ». Il est bon pour lui que

Diderot n'ait pas vu le mouvement social que ses idées ont en partie engendré. Carrier lui aurait parlé du cimetière...

Les conseils de Diderot n'ont pas été suivis par Pigalle – il ne pouvait en être autrement – mais par les brutes, les vandales révolutionnaires, les gardes rouges chinois [8].

Diderot, malgré cela, reste un grand écrivain, parce qu'un écrivain ne se juge pas sur ses idées. Les grands écrivains, même et surtout quand ils sont « engagés », vendent la mèche. Il est clair, aujourd'hui, que Louis Aragon et Roger Vailland sont des réactionnaires, peut-être même des « nostalgiques de l'Ancien Régime ». On peut tout pardonner à Diderot parce qu'il a écrit *Le Neveu de Rameau*, où il annonce la venue sur terre du « profiteur culturel ». Des neveux de Rameau, il y en a des milliers et des milliers depuis mai 68. Il fallait les voir, ces étudiants enragés, lanceurs de pavés, se reconvertir dans la « pub » et la « communication » afin de « profiter des contradictions du système ». La publicité et la communication ont en effet pris le pouvoir en mai 68 et profiter des contradictions du système, cela signifie soutirer de l'argent aux pigeons, soit parce qu'ils ont mauvaise conscience de n'être pas des révolutionnaires en tout (les particuliers), soit parce qu'ils préfèrent la paix au désordre (les organismes d'État). Les deux font un très mauvais calcul. Selon la théorie des avantages acquis, les profiteurs culturels en veulent de plus en plus et, par-dessus le marché, n'omettent pas de faire la morale.

Comment reconnaître un « profiteur culturel » ? Lui proposer une partie de Monopoly. Les profiteurs culturels ont le sens du pognon et de l'expropriation. En deux temps, trois

mouvements, ils vous plument.

Aux théories de Diderot a correspondu la pratique de David. Le rédacteur anonyme qui présente l'exposition *De David à Delacroix* [9] écrit : « Pouvoirs publics et intellectuels s'efforcent de régénérer les mœurs en proposant aux peintres des sujets illustrant les vertus antiques. » « Régénérer », « vertus » : on croirait du Robespierre. Le rédacteur anonyme a tout à fait raison d'introduire le substantif « intellectuel » dans son texte. L'intellectuel est le descendant des jacobins.

David est un bon peintre dont les sujets ne sont guère passionnants. Ses tableaux sont même ennuyeux car ils offrent des visions idéalisées d'une Grèce imaginaire. Les morts de Socrate, Caton, Marat (devenu Grec, lui aussi), les serments des Horaces, les enlèvements de Sabines, donnent prétexte à des déshabillages qui ne font naître aucun émoi érotique. Le nu de David annonce le naturisme des pasteurs suédois du XX^e siècle : sain et moral. David semble d'ailleurs préférer les fesses d'hommes. On est de plus en plus loin de celles de Miss O'Murphy.

C'est à partir de David [10] que la peinture profane perd sa fonction décorative ; plus exactement, on la lui dénie. Les amateurs de peinture ne sont plus des amateurs, ils sont devenus des professionnels. Qu'est-ce qu'un Art qui n'est que décoratif ? Réponse : un Art utilitaire. Or, l'Art n'est que décoratif. Il rend les intérieurs agréables à l'oeil. Les intérieurs des églises également, j'ose l'écrire. Pourquoi l'Art décoratif ne serait-il pas transcendantal ? Pourquoi l'art religieux ne serait-il pas décoratif ? Au nom de quelle morale de boy-scout condamne-t-on la décoration ? L'aspiration à la beauté, « vers

le haut », s'effectue quel que soit l'objet de son ascension. À partir du moment fatal où l'Art cesse d'être décoratif, il glisse, d'abord lentement, puis de plus en plus rapidement, vers le dérèglement généralisé. Le classicisme devient le mouton noir. Le romantisme, quelles que soient ses qualités, qui doivent encore largement au classicisme, a été la première brèche qui a mené aux toiles monochromes et aux églises en forme de navire échoué. C'est ce qu'explique, très balourdement, Hegel dans son *Esthétique* et très lumineusement – il est vrai que c'est pensé en français – Marcel Aymé dans son *Confort intellectuel*.

La différence entre le classicisme et le romantisme, c'est la différence entre le jardin à la française et le jardin à l'anglaise. Je ne prétends pas que celui à l'anglaise n'a pas de charme et l'on a parfaitement le droit, au nom de son goût individuel, de préférer le second au premier, mais il est clair que le jardin à l'anglaise déstructure le travail conscient de l'homme, en voulant imiter la nature, très exactement en la décalquant, ce qui est le contraire de la création artistique.

La Révolution française a mis au pouvoir, bien avant le profiteur culturel, le pédagogue. Désormais, l'Art sera accompagné d'un mode d'emploi qui permettra aux brutes de se cultiver en apprenant le résumé par coeur.

La bienheureuse commémoration du Bicentenaire a permis de constater que plus aucun historien ne défend la Révolution française. Le mythe s'est effondré, malheureusement les idées courent encore.

V

CHRONIQUE D'UN MONTAGE

Les cinq républiques ont toutes débuté dans la carrière par un bain de sang, sans doute parce que toute nouvelle société a besoin d'un mythe sacrificiel. Outre la I^{re} République et ses évidentes qualités de sauvagerie, la II^e mitrilla l'ouvrier parisien en juin 1848 ; la III^e fit de même en juin 1871 ; ceux qui fondèrent la IV^e bombardèrent les populations indigènes alors que la Seconde guerre mondiale durait encore et la V^e, de loin la plus douce, enfin, pour le moment, botta sévèrement les fesses des habitants de l'Algérie placés sous sa sauvegarde.

Le Front Populaire est une révolution jacobine sans coups de feu et sans guillotine. J'entends bien qu'il y eut des bagarres et même des morts, mais ses dirigeants, dont le cultivé Léon Blum, n'avaient pas ce goût du sang qui caractérise le démocrate en prurit. Malheureusement, certaines pratiques sont bien plus meurtrières que des balles ou des épées. Les pédagogues du Front Populaire ont forgé un instrument de domination bourgeoise d'une rare efficacité et d'une capacité de destruction implacable : la civilisation des loisirs.

Je ne critique pas les congés payés. Ce que je critique, c'est l'idée saugrenue que les congés payés doivent se transformer en loisirs programmés et nettement orientés. La thèse des Jean Perrin et autres est fort simple et, bien sûr, extrêmement simpliste : si les ouvriers ont des congés, ils

profiteront du temps libre pour se cultiver. La seule attitude digne, en cette matière, est celle des adjudants de compagnie qui vous disent : « Voilà votre permission. Si je vous aperçois dans la rue en train de faire le con, je tournerai la tête pour ne pas vous voir, mais si vous n’êtes pas à la caserne demain matin en tenue à huit heures, z’aurez quat’ jours ! » Ça c’est du respect de l’individu ! C’est une conception éprouvée par le temps. Depuis les centurions des légions romaines, les sous-off du monde entier savent que la nature humaine est ainsi faite que quand il s’agit du boulot, on peut faire avancer les gens avec des promesses comme avec des coups de pompe dans le cul. En revanche, sitôt que le troufion, ou le prolo, est au repos, son repos est à lui, il en fait ce qu’il en veut. Il dépense son fric au boxon ou dans les troncs des églises, c’est son pognon, il l’a gagné.

« On dit du mal des gens qui ne lisent pas, qui passent leur dimanche à s’occuper de leur voiture. On voudrait même les obliger à lire ! Mais que liraient-ils, les malheureux ? J’ai mille fois plus de respect pour le bon banlieusard qui se fout du cambouis jusqu’aux yeux parce qu’il aime vraiment la mécanique, que pour le bon con d’ouvrier “évolué” qui se contraint à lire madame Triolet, ou la mécanographe qui s’excite sur des saganeries... » écrit Pierre Gripari [\[11\]](#).

Paul Léautaud vécut le Front Populaire comme un calvaire. Sa bête noire est Jean Perrin : « Encore un sot complet – il en a d’ailleurs le visage avec son air d’hurluberlu – qui s’imagine que la science changera les hommes, les fera tous sensés, intelligents, généreux [...] fera de tous des êtres de “haute culture”, tous accessibles aux “nobles loisirs”. Dire que toute

notre époque, depuis la Révolution, repose sur ces âneries !»

[\[12\]](#)

À un critique qui lui demande des services de presse pour la page culturelle de son journal, il répond : « Mais que veut dire, je vous prie, la page culturelle ? La langue française fait décidément des progrès chaque jour. » [\[13\]](#)

Quand Blum forme un nouveau gouvernement, il note encore : « Avec cette farce revenue, malgré les circonstances, d'un sous-secrétariat d'état aux *Loisirs* et à ce sous-secrétariat ressuscité, ce même niais de Jean Perrin. » [\[14\]](#)

La plus grande catastrophe de l'histoire de France a lieu en juin 40. Pendant l'Occupation, des artistes font des bêtises. À l'invitation du sculpteur Arno Breker, ils se rendent en Allemagne. C'est une faute grave, incontestablement. Ils auraient dû résister, les armes à la main, comme Picasso, mais les artistes sont des êtres blessés par l'incompréhension et quand le protégé d'Hitler leur dit des mots doux, ils tombent dans le piège. Le voyage en Allemagne a lieu en novembre 1941. En font partie quatre sculpteurs : Despiau, Belmondo, Bouchard et Landowski. Ces quatre sculpteurs ne se rendent pas compte qu'ils préparent l'avènement de la modernité. Ce sont des classiques, ayant assimilé la bonne influence de l'art déco et, même s'ils ne le concèdent pas, du cubisme. Si les maîtres de la sculpture classique collaborent, alors c'est que toute la culture classique est collaboratrice. Elle est donc, objectivement, complice des crimes. Donc, la sculpture classique est immédiatement condamnée par l'histoire. CQFD. Demain triompheront l'éthique éthique de Giacometti et l'oeuf de Brancusi, eux-mêmes annonciateurs des bouts de métal

rouillés.

Madame Laurence Bertrand-Dorléac a écrit sur ce sujet un livre : *L'Art de la défaite* [15]. Comme bien des universitaires, madame LBD fait preuve d'une érudition admirable et d'une cornichonnerie qui ne l'est pas moins. Elle écrit : « Aux sculpteurs déjà cités, se mêlait le groupe des peintres : Oudot, Legueult, André Dunoyer de Ségonzac, tous représentatifs des menus courants du réalisme poétique et du paysage figuratif, incarnant à la perfection les convenances de la peinture majoritaire de l'entre-deux guerres. Mais sur le point de franchir le Rhin, il y avait les autres, largement hostiles à la modernité, mais en vertu d'un passé bien différent : déçus des aventures radicales dont ils avaient été au début du siècle, tous fauves repentis de leurs débauches de couleurs, revenus aux tons terreux du retour à l'ordre ou aux facilités du portrait mondain. »

Madame LBD, de son style somptueux, nous explique ses goûts picturaux en critiquant les autres. Elle aime « les débauches de couleurs ». C'est son droit, mais, à ce moment, elle n'est plus historien d'art et on a de la peine à la prendre au sérieux. Elle n'aime pas les « tons terreux ». Elle n'aime donc pas le Van Gogh première manière, celui du Borinage ? Les « tons terreux du retour à l'ordre » ? Elle aurait aussi bien pu écrire : « les tons ordonnés du retour à la terre ». Elle se sert, avec un grand courage, des termes les plus dépréciant : menus, repentis, facilités. On sent qu'il lui faut le génie ou rien. Les petits maîtres ne sont pas pour elle ; cela fait trop cabinet d'amateur. D'ailleurs madame LBD n'aime pas le paysage figuratif (toujours le ton terreux, sans doute...) ni le portrait

mondain. Madame, je regarde votre photo sur la page 4 de couverture de votre ouvrage et, franchement, il eût mieux valu que vous vous prêtassiez au jeu d'un portraitiste mondain qu'à celui du photographe. Il n'y a pas de débauches de couleurs, dans votre photo, seulement des tons terreux. Il est vrai que votre laborieux ouvrage « incarne à la perfection les convenances majoritaires ».

Madame, vous n'aimez pas les artistes, vous aimez déroger sur eux. Vous ne servez pas l'Art, vous vous servez de lui. Comme bien de vos collègues, vous créez des amalgames, par exemple sur « Paul Belmondo, futur académicien et médailliste des célébrités de la V^e République : de De Gaulle à Maurice Druon, en passant par Michel Droit ». Ça alors ! Que des gaullistes, y compris De Gaulle (une « célébrité »). Le lièvre est de taille car, si l'on vous suit bien, madame, ou les précités se sont laissé avoir, ou c'est en connaissance de cause qu'ils se sont fait tirer leur portrait par Belmondo. Ah ! je me doutais bien que ce De Gaulle n'était pas politiquement correct, sinon il aurait fait appel à Picasso pour immortaliser son profil.

Tous ceux qui, depuis, ont défendu le classicisme, non pas la liberté sans écoles, mais les écoles de la liberté, l'ont fait en favorisant systématiquement le point de vue de l'individu contre celui du fonctionnaire ou du flic de la pensée. C'était l'attitude de Jacques Laurent quand, dans les années cinquante, il dirigeait *Arts* et *La Parisienne*.

VI

L'INSTRUCTION OBLIGATOIRE

C'est une affaire entendue : à la grande époque de la III^e République, les instituteurs, les « hussards noirs de la République », ont accompli un immense travail. Remplis d'abnégation, ils ont formé des générations de jeunes Français qui furent capables d'écrire une lettre sans fautes d'orthographe. Je n'ignore pas cette réussite. En 1913, ma grand-mère fut reçue première du canton de Prémery (Nièvre) à l'examen du Certificat d'études. Elle avait treize ans. Toute sa vie, elle conserva l'amer regret de n'avoir pu bénéficier d'une bourse pour suivre des études supérieures, bourse qui fut accordée à la fille de son instituteur. Comme quoi, les privilèges...

J'ai une question gênante à poser. Ces générations de jeunes Français, qui savaient lire et écrire, leur culture les a-t-elle empêchés d'aller se faire étripper consciencieusement entre 1914 et 1918 ? Leur a-t-elle permis, quand ils sont revenus – dans quel état ! – du massacre, d'être considérés par les autorités comme autre chose qu'un jeu d'écriture dans la colonne profits et pertes ? J'ai sous les yeux un vieux papier, le rejet, par l'Administration, d'une demande d'augmentation de pension posée par mon grand-père, mutilé de guerre. Le style en est sec et peu amène, mais l'essentiel était que mon grand-père le lût...

Les communistes, quand ils avaient encore l'avenir devant

eux, ne craignaient pas de s'attaquer de front à l'École de la République. Ils la désignaient comme un « instrument de domination de la classe bourgeoise », une école « au service des intérêts du grand capital ». C'est un peu simpliste, certes, mais si les cocos avaient eu raison sur le fond ? Si cette époque n'avait pas été celle de la grande et belle école laïque, universelle, mais une grande entreprise de destruction des cultures régionales, suite logique de la création révolutionnaire des départements [16], un laminage des traditions orales, où les contes fantastiques, mystiques et merveilleux ne pouvaient décemment cohabiter avec la déesse Raison ? Les paysans ne savaient pas lire ? Pas tous, car les prêtres repéraient les élèves doués pendant le catéchisme et leur permettaient, par un autre jeu de bourses, de continuer leurs études. Et puis, si le paysan ne savait pas lire, il savait compter. Ensuite, durant les « longues soirées d'hiver », il s'occupait. Les anciens – mot tombé en désuétude – enseignaient leur expérience aux plus jeunes, chaîne de la connaissance dont le premier maillon se perd dans la nuit des temps.

Pour ce qu'on en sait, l'école d'avant 14 était sinistre. Et pas qu'en France. Bernard Shaw : « On n'a rien inventé sur cette terre de plus horrible pour les innocents que l'école. Pour commencer, c'est une prison. Mais sous certains angles, elle est encore plus cruelle qu'une prison. Dans une prison, par exemple, vous n'êtes pas forcé de lire des livres écrits par les gardes et le directeur. »

Aujourd'hui, c'est la consternation chez les démocrates. On trouve de plus en plus d'illettrés au service militaire. Si le nombre des illettrés augmente, c'est peut-être que l'école

laïque est dépassée « historiquement », qu'elle est devenue un corps rétrograde. Moi qui fus appelé, il y a trente ans, je peux affirmer avoir rencontré des illettrés. Il m'arriva d'écrire des lettres pour ces garçons, en échange de quoi, ils cousaient mes boutons et mes galons. Hé oui, l'école laïque avait omis de m'apprendre à coudre...

Je pense à tous ces soldats illettrés et je suis bien content pour eux. Voilà des jeunes gens qui débutent dans la vie d'adulte sans la perspective désespérante de lire des journaux et de se croire obligé d'acheter le prix Goncourt. C'est du temps de gagné pour pratiquer des activités vraiment culturelles comme la pêche à la ligne ou la peinture à l'huile et de chevalet. Ils ne savent pas lire ? Ils ont des oreilles pour la musique et des yeux pour la peinture, ça compense.

Il y a un fait indiscutable qui prouve que savoir lire ne pousse aucunement à se cultiver. Quand une chaîne de télévision, dans un moment de folle témérité, passe un film en version originale sous-titrée, quoique jamais avant 22 h 30, c'est le tollé devant les récepteurs : « on n'a pas le temps de lire les sous-titres », « si on lit les sous-titres, on perd l'action », etc. Je signale que la version doublée n'existe que dans les pays européens ayant assez d'habitants pour que l'opération soit rentable. Doubler un film coûte nettement plus cher que le sous-titrer. La Belgique, avec ses deux communautés linguistiques et ses dix millions d'habitants, sous-titre TOUS ses films (une ligne en flamand, une ligne en français). Le téléspectateur français est-il plus bête que le belge ? Grave question.

L'instruction obligatoire et son corollaire logique, les études

de lettres, ont engendré une catastrophe : chacun se croit capable d'écrire un livre. En général, l'écrivain de demain commence par un récit autobiographique qui, une fois rédigé, prend la direction, via la poste, de chez Gallimard, maison qui symbolise la Terre promise pour les auteurs débutants. Je n'aimerais pas travailler au service du courrier rue Sébastien Bottin. Quand le « premier roman » est refusé, l'auteur débutant sombre dans la neurasthénie. Ce n'est pas un mauvais système : il faut décourager les vocations. Il lui reste plusieurs solutions : 1) foutre le manuscrit à la poubelle, ou le brûler, ce qui fait poète, 2) le retravailler, 3) le classer, 4) l'éditer à compte d'auteur. Grâce aux procédés de reprographie, un auteur éconduit peut se fabriquer son bouquin, tiré cent exemplaires, pour le distribuer à sa famille et à ses amis. Évidemment, ça fait moins chic que d'être imprimé, mais cent exemplaires, c'est beaucoup. Bien des premiers romans édités n'en vendent pas autant.

L'édition à compte d'auteur dans une maison spécialisée est un superbe coup d'épée dans l'eau, mais qui permet au cochon de payant de montrer à ses amis un « vrai livre ». On raconte que les plus gros bataillons de pigeons sont fournis par les instituteurs. La garde meurt et se rend bien mal.

Autrefois, la littérature s'occupait de littérature. De nombreux écrivains, surtout classiques, n'ont jamais écrit de romans. La littérature, ce n'est pas que le roman. Quand on a du talent, on peut écrire aussi bien des chroniques sportives que des définitions de mots croisés. Aujourd'hui, la littérature n'est pratiquement plus que le roman, qui est devenu un moyen d'ascension sociale, voire d'arrivisme. Un roman, c'est

une carte de visite. « J'écris un roman » remplace « À nous deux, Paris ! ». « Donnez-nous un roman », « Pourquoi n'écrivez vous pas de romans ? » m'ont demandé des éditeurs. Ils savent bien que les gros bataillons d'acheteurs sont constitués par les femmes et les femmes veulent du roman. Le roman, c'est la culture des femmes.

Une constatation, logique et cruelle, s'impose à moi : l'instruction obligatoire, avec son lavage de crâne civique, a préparé l'enrégimentement forcé de 14-18. Le nationalisme jacobin a puisé dans les campagnes françaises comme un ogre dans son vivier de petits Poucets, chacun sait cela. Même ma chrétienne grand-mère s'est laissé avoir. Au musée de l'Armée, devant le magnifique triptyque de Détaillé : *Le Chant du départ*, elle m'assura qu'il n'y avait pas de plus beau sort que de mourir pour la Patrie. Oui, quand elle est agressée, chère Marie-Jeanne, mais quand l'ennemi est à l'intérieur ?

VII

LA CULTURE, STADE SUPRÊME DE LA DÉMOCRATIE

J'ai longtemps cru à la définition de Churchill : « La démocratie est le pire des systèmes à l'exclusion de tous les autres. » C'est bien d'une définition qu'il s'agit et non d'une boutade. Le système est le contraire de la loi naturelle qui se forme et s'impose au fil des siècles.

Je vivais en démocratie ; mes parents me contaient l'horreur de l'occupation allemande. En face de moi se trouvaient les chars soviétiques. Le monde bouge : Hitler est mort, le communisme aussi et la démocratie est toujours là ce qui en dit long sur sa fragilité qui, selon elle, serait son défaut congénital.

Les communistes soviétiques, tout le monde les regrette. C'étaient des brutes, qui avaient édicté une loi d'airain et quiconque émettait l'intention de songer à critiquer, quoiqu'à voix basse, le système, se faisait immédiatement broyer. Les communistes soviétiques avaient toutefois un avantage sur les démocrates : ils étaient d'une franchise angélique. Pour la galerie, les conférences internationales et les écrivains lauréats du Prix Lénine de la Paix (sic), ils racontaient des sornettes, mais dans leurs manifestes et proclamations, ils avouaient crûment que leur but était d'exterminer le bourgeois en tant que classe, c'est-à-dire physiquement. Personne n'était pris en traître.

La démocratie, c'est un manuel de tango : « les avancées de

la démocratie, les reculs de la démocratie ». Un pas en avant, deux pas en arrière. La démocratie, c'est le mensonge. Elle raconte n'importe quoi, se contredit, laisse passer quelque temps et se remet à babiller. J'exagère ? Galtier-Boissière appelait ça le « bourrage de crâne ». Il faut relire les journaux de 14-18 et ceux de 39-40. Pourquoi ceux d'aujourd'hui mentiraient moins ? La démocratie, c'est « Liberté, Égalité, Fraternité », où chaque terme est contradictoire d'un autre. Si j'ai la liberté de m'enrichir, ce ne sera certainement pas en pratiquant la fraternité avec les pauvres. Jean-Baptiste Clément :

Liberté, Égalité, Fraternité [...]
Avec le temps, il est certain
Que la bourgeoisie en délire
Finira bien par les inscrire
Sur le ventre des morts-de-faim.

À cette trilogie bouffonne et hypocrite, je préfère « Luxe, Calme et Volupté », qui me semble la vraie devise de la Monarchie, de la douceur de vivre dans les châteaux.

J'avoue que les démocrates m'amuse. Quand je leur confie que j'aurais préféré vivre sous Louis XV, ils me répondent : « Oui, mais à condition d'être noble. » Je leur réponds invariablement : « Aujourd'hui, êtes-vous un bourgeois ? » D'ailleurs, les démocrates admirent l'Ancien Régime. Ils ont beau trouver sublimes la pyramide du Louvre et l'arche de la défense, ils n'en préfèrent pas moins les cathédrales gothiques, surtout s'ils sont athées.

La vieille démocratie ridée, sans cesse rafistolée, sans cesse *liftée*, a trouvé un truc, un bain de jouvence : la culture. La culture est la forme que prend la démocratie quand elle veut faire oublier ses bêtises, ses soldats morts pour rien, son chômage, sa lâcheté devant le crime et ses crimes devant le courage. La culture, c'est la liturgie des Droits de l'Homme, lesquels n'empêchent pas – pas plus que la prière – les massacres. La culture est un droit de l'homme. Et les droits de l'homme, évidemment, c'est une culture. Dans la tautologie, les démocrates font souvent mieux que Joseph Staline.

La culture et les Droits de l'Homme sont deux magnifiques noix, des noix d'honneur. Très belles à l'extérieur, elles sont vides à l'intérieur. Les individus savent d'instinct, tout autant que d'expérience, que la culture et les droits vont à ceux qui les prennent et non à ceux qui attendent la distribution. C'est justement parce que tout le monde ne peut pas prendre que ceux qui prennent doivent être miséricordieux, charitables, faire preuve de compassion et de pitié, mots qui ont perdu leur sens ou qui, pour le moins, sont tombés en désuétude.

Depuis les Lumières, la culture démocratique a substitué l'optimisme à l'espérance et le bonheur à la joie. La culture, s'adressant à tous, finit par ne rien dire à personne. Cela évoque la lamentable aventure de l'Espéranto.

VIII

LE NOUVEL ESPÉRANTO

La philosophie du raccourci a coûté cher à l'Humanité, en vies comme en richesses. De Spartacus aux Spartakistes, des Jacqueries aux révolutions prolétariennes, on trouve la même simplification : « Si les pauvres n'ont pas d'argent, c'est la faute aux riches, donc prenons l'argent des riches ; si les peuples ne sont pas heureux, faisons leur bonheur. »

Aux destructions révolutionnaires enfiévrées, s'ajoutent celles des monstres froids. Le Corbusier professe et souhaite « la même maison pour tous les pays et tous les climats », conception monstrueuse car il ne s'agit pas de placer des climatiseurs dans les pièces chaudes, il s'agit, c'est patent, de détruire les cultures nationales et les coutumes locales.

Un peu avant le fada suisse, en 1887, un Polonais nommé Zamenhof invente une langue internationale, l'Espéranto. Avec une grammaire réduite et un vocabulaire simplifié, il échafaude à partir de racines communes aux langues les plus parlées en Europe, un baragouin sans grâce et qui ne peut rien dire à qui que ce soit. Vocabulaire réduit, grammaire simplifiée, à moins que ce ne soit le contraire, c'est le programme classique d'un niveleur par le bas. Je ne sais pratiquement rien de ce Zamenhof et je n'ai pas envie d'en savoir plus. Je gage qu'il croyait en l'homme, au bonheur et qu'il n'a lancé son mouvement que pour faire le bien. Il est regrettable que les philosophes des Lumières n'aient pas

connu Zamenhof. Leurs conceptions respectives se seraient soutenues l'une l'autre. Le pur individu, situé dans un éther au-dessus des nations et des croyances, est une de leurs inventions. On s'étonne que Zamenhof n'ait pas inventé un langage commun aux hommes et aux animaux, cela aurait grandement facilité la tâche des gardiens de vaches.

Il va de soi que le mouvement espérantiste, qui prend une forme plus organisée vers 1908, n'a pas empêché la guerre de 14-18. La baïonnette d'un espérantiste s'enfonce tout aussi bien dans le ventre d'un autre espérantiste que celle d'un chrétien dans le ventre d'un autre chrétien.

L'espérance mène à l'illusion et l'illusion à la faillite. L'Espéranto s'est enlisé sans gloire dans l'entre-deux guerres.

La culture, aujourd'hui, c'est le nouvel Espéranto. Il s'adresse au monde entier et permet les *patchworks* les plus audacieux. Un homme cultivé aime Bach et les Beatles, Rembrandt et la bande dessinée et bien entendu s'enthousiasme pour les pyramides aztèques comme pour l'opéra de Sydney. Apparemment, il est très proche de l'honnête homme et de l'amateur éclairé des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Il y a deux petites différences. L'honnête homme et l'amateur éclairé avaient du goût et allaient vers la culture. Ceux du XX^e la reçoivent sur la tête. Le prosélytisme démocratique oblige l'honnête-éclairé du XX^e à placer strictement sur le même plan des créations qui ne sont pas du même registre. Ceux qui jouent de leurs plaisirs en fonction d'humeurs passagères et vagabondes sont donc des passéistes.

Dans les années soixante-dix, je professais que la littérature policière, de « série noire », était l'égale de la littérature, la

vraie, la grande. L'argument sublime était que Horace McCoy avait été publié aussi bien dans la série blanche (*On achève bien les chevaux*) que dans la noire (*Un linceul n'a pas de poches*), que le premier était considéré comme de la littérature, et le second comme de la littérature « de genre ». En vérité, la littérature de genre existe bel et bien. Elle a ses réussites éclatantes, incontestables, comme ses ratages et personne ne contestera qu'il est à tout point préférable de lire un bon roman d'aventures, y compris une traduction anglo-saxonne, qu'un ouvrage écrit en charabia et publié aux Éditions de Minuit. Le résultat de cette théorie fut qu'on vit apparaître des romans policiers écrits par des jeunes gens trop peu sûrs d'eux pour écrire de la littérature et qui se servaient du « polar » pour effectuer leurs débuts. C'était une conception bien méprisante du genre, un genre qui, souvent, les nourrissait. Les livres ainsi conçus n'étaient ni de bons policiers, ni de la bonne littérature. Respecter l'échelle des valeurs, c'est respecter l'auteur « populaire » qui rédige, souvent à la va-vite, un roman qui, dans cinquante ou cent ans, « témoignera de son temps » infiniment mieux que la littérature absconse. Un sergent a plus d'expérience qu'un jeune lieutenant « frais émoulu de Saint-Cyr », mais le sergent doit obéir au sous-lieutenant.

Le nouvel Espéranto, dans son désir de gommer les différences, place sur le même plan les civilisations, avec une mauvaise foi qui n'est pas sans rappeler la méthode de désinformation soviétique des années de la guerre froide quand un journal « objectif » appelait à libérer les prisonniers politiques en URSS et au Salvador ! Avec cette méthode, on

met le signe égal entre le musée des Offices à Florence et le musée d'art contemporain de Vassivière dans la Creuse [\[17\]](#). Dans les innombrables histoires de l'art, on consacre à peine plus de place à Palladio qu'à d'obscurs architectes finlandais. J'ai souvent reproché à la modernité de favoriser l'angle droit à la courbe, mais là, c'est l'angle plat qui est favorisé. L'Espéranto culturel, c'est le passage au laminoir.

IX

LE SENS DE L'HISTOIRE DANS L'HISTOIRE DE L'ART

« Regardez Paris, qui a fait des cathédrales : elle a maintenant la tour Montparnasse après avoir fait des cathédrales : peut-on dire après que l'histoire ait un sens ? » répond Cioran à Léo Gilet.

N'en déplaise à Cioran, l'histoire a un sens, mais actuellement, elle ne va pas dans le bon, elle tourne le dos à ce qui le lui a donné. Elle enseigne désormais que les hommes peuvent « façonner leur destin » et autres bêtises. D'une manière doucereuse depuis la Renaissance et de manière péremptoire depuis les Lumières, le Progrès s'est introduit dans l'histoire et, folie criminelle, c'est désormais lui qui assigne le sens.

Il n'y a pas de progrès en morale. Il n'y a qu'une très légère amélioration depuis les Évangiles, mais rien n'oblige les hommes à pratiquer la compassion et la charité. Ce qui s'est passé en Union soviétique et en Allemagne nazie le prouve. Point à la ligne.

Il existe cependant des progrès techniques, dont certains sont sataniques et d'autres acceptables.

Les progrès sataniques sont : la voiture individuelle, qui détruit les villes ; l'avion qui, en raccourcissant les distances, « mondialise » les cultures et les noie ; le téléphone, qui se développe au détriment de la correspondance ; la télévision,

qui hypnotise et remplace le laudanum et enfin, un des pires : le béton armé qui facilite toutes les horreurs.

Les progrès acceptables sont le chemin de fer, qui propose de beaux panoramas à une vitesse supportable ; la télécopie, qui renoue avec le billet écrit ; le cinéma qui n'a pas évincé le théâtre et qui, au contraire de la télévision, oblige le spectateur à sortir ; le réfrigérateur ainsi que de nombreux appareils « électroménagers ». Je n'ajoute pas les water-closets avec l'eau courante qui existaient déjà dans l'Antiquité. Je n'ajoute pas non plus le système métrique, si commode soit-il. Né sur le fumier de la Révolution, il a coûté trop de vies humaines et de destructions, même s'il en constitue le seul résultat positif. Encore que la France ait été la première puissance sous Louis XIV, l'Angleterre au XIX^e siècle et les États-Unis au XX^e, sans système métrique.

Le drame, c'est que le progrès technique sert à justifier les nouvelles écoles artistiques. L'art abstrait est légitimé par l'invention de la photographie.

La formule de Lavoisier : « rien ne se crée, rien ne se perd » n'est pas valable que pour les équations chimiques. Elle est valable pour toute activité humaine et avait d'ailleurs été précédée d'une autre formulation géniale : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. » [\[18\]](#)

Il y a, tout simplement, dans l'histoire de l'art, à la manière d'un poumon qui se vide et s'emplit, des périodes d'épuration des formes et des périodes de foisonnement des formes. Exemple : les petits formats de De Staël, consacrés aux scènes de plage, sont dans la droite ligne des oeuvres de Boudin. Mais il n'y a pas que ça. La décoration arabo-musulmane pourrait,

sur un plan strictement esthétique, être considérée comme la matrice originelle de l'abstrait géométrique. Dans ce cas, elle ne l'est pas. La décoration arabo-musulmane répond à des critères religieux où la représentation divine est interdite, tandis que l'abstrait géométrique obéit à des critères de « progrès technique ».

Ce ne sont pas seulement les « techniques nouvelles » qui ont favorisé « l'art moderne », mais bien la déstructuration romantique. Chateaubriand en avait eu la prescience : « Y aura-t-il après moi d'autres formes de l'art à présent inconnues ? Pourra-t-on partir de nos études actuelles afin d'avancer, comme nous sommes partis des études passées, pour faire un pas ? Est-il des bornes qu'on ne saurait franchir, parce qu'on vient se heurter contre la nature des choses ? » [19] La curiosité de Chateaubriand est satisfaite. Le nouveau monde a pourri l'ancien. La table rase révolutionnaire a préparé les conditions d'un monde sans règles.

Partisan de la liberté ABSOLUE de création, je ne porte aucun jugement moral, ne prononce aucune condamnation à propos du romantisme, je constate. L'art romantique est de toute beauté et ses écrivains sont admirables, quoique leurs personnages, avec leurs soupirs à la bien-aimée, me rasent. J'ai vraiment envie de fournir le pistolet à Werther dès les premières pages et de flanquer une solide paire de claques à tous les jeunes gens qui ne se décident pas à coucher avec l'objet de leur amour.

De déstructuration en affadissement, Delacroix est devenu Vlaminck, qui est devenu Schneider, qui est devenu Beuys. Bien sûr, Beuys est rien tandis que Delacroix est (presque)

tout. La différence, c'est cent-cinquante ans. Dans le même temps, la France est devenue l'hexagone ; la campagne française, avec ses paysans, l'industrie agricole et la coquette banlieue, un enfer. Voilà un sujet de méditation pour les revues culturelles.

X

LES REAGAN SAVENT RECEVOIR

J'ai en mémoire la réception offerte par les Reagan aux Mitterrand lors d'une visite aux États-Unis. J'aime les Reagan, je les trouve touchants. Dans *Commando dans la mer du Japon* [20], ils ont déjà le même style que quand ils dirigeront les États-Unis. On sent un couple uni. Ils s'étaient sans doute cassé la tête pour savoir ce qui ferait plaisir aux Mitterrand. Ils ont sans doute pensé qu'un chanteur français conviendrait. Or, ils n'avaient pas cette marchandise sous la main et il était exclu de demander à Elie Wiesel de pousser la chansonnette. Ils se rabattirent tout naturellement sur un chanteur étranger capable de chanter en français. Ce fut Julio Iglesias ! Il fallait voir les têtes d'enterrement et l'air constipé des Mitterrand. Les Reagan auraient dû savoir que Julio Iglesias étant un chanteur populaire, il ne pouvait plaire à François et Danielle, surtout à Danielle, qui aurait préféré Johnny Clegg ou n'importe quel groupe folklorique d'Amérique latine. Julio a, en plus, un défaut congénital : il chante juste, d'une belle voix de velours. Chanter juste est aujourd'hui réservé aux chanteurs d'opéra. Les autres doivent susurrer, ou dire, mais ils ne doivent pas chanter, en tous cas pas juste.

Les cuistres socialistes, tout en tombant à genoux devant ce qui vient de l'étranger, ne sont point bêtes et savent que la défense de la culture française plaît au peuple. Ils ont donc encouragé la création de quotas pour « protéger » la chanson

et le cinéma français, lors de la diffusion dans les médias. Il va de soi que la loi fut allégrement tournée en passant les disques et les films français la nuit, aux heures où les travailleurs dorment.

La chanson et le cinéma français devraient, avant toute chose, être protégés d'eux-mêmes. Si l'on appelle chanson française, une chanson aux paroles « en français », alors, c'est certain, le rap est de la chanson française.

J'avais cru, jusque-là, que la chanson était formée de deux ingrédients principaux : la mélodie et les paroles. La mélodie du rap est réduite à une succession de soupirs et de silences qui conviendrait à un enterrement ; quant aux paroles, outre qu'elles sont inaudibles, elles sont d'une affligeante stupidité. D'aucuns nomment cela de la poésie.

La politique des quotas est une ligne Maginot. Un chanteur étranger pourrait aisément la tourner en daignant chanter en français. Ce n'est pas la chanson française, le cinéma français qu'il faut défendre, mais la langue française. Il faut démêler l'écheveau par le bon bout. Les cuistres socialistes, friands de quotas, ont altéré la loi dite Toubon, en revenant sur une de ses dispositions des plus sympathiques : l'interdiction des mots étrangers. Les sages du Conseil Constitutionnel ont pensé que cette disposition s'opposait à la liberté individuelle. C'est en partie vrai : elle s'oppose à celle des publicitaires et des agents de communication, gens pour qui la fin justifie toujours les moyens.

Tout individu normal, qui veut se délasser, préfère immanquablement un film d'action américain à un film du « jeune cinéma français » où le héros, homosexuel sidéen,

s'éprend d'une autiste obèse. Le même préfère un chanteur américain qui chante juste à un français qui chante faux. Quant aux imbéciles qui partent en guerre contre Disneyland, ils se trompent de cible. Disneyland ne cause aucun tort à Proust et à Marcel Aymé, il cause du tort à la foire du Trône. Je ne dis pas qu'il faille refuser notre soutien aux forains français, bien au contraire, mais il ne faut pas confondre les cibles, sinon le tir passe à côté.

Chaque peuple a ses spécialités. Les Américains du nord fabriquent la meilleure soupe populaire. Plus exactement, les Français ne savent plus qu'en de rares occasions fabriquer la leur (cf., au cinéma : *Les Ripoux*, *Les Visiteurs*, etc.). Qu'y pouvons-nous ? En visite à Hollywood, Paul Claudel déclare au *Los Angeles Examiner* : « Il est sans doute naturel que je trouve que vos studios cinématographiques sont ce qu'il y a de plus intéressant chez vous. » [\[21\]](#)

Un artiste français, quels que soient son domaine et son genre, n'a qu'un devoir : se tenir à son poste d'artiste français, enraciné dans sa tradition, ce qui est la meilleure façon d'assimiler ce qu'il y a de bien et de bon chez les autres. Ce n'est pas un quota qui peut l'obtenir, simplement le talent.

XI

LE JOURNAL OFFICIEL

Le 28 mai 1990, je fus questionné, à propos du Club des Ronchons, par une charmante journaliste, sur les ondes de Radio-France International [\[22\]](#). Quand elle me demanda ce qui me faisait particulièrement ronchonner, je restai interloqué. Il me semble qu'un ronchon ronchonne, un point c'est tout, mais ne voulant décevoir ni la journaliste, ni les auditeurs, je répondis en vrac : Marguerite Duras, les vins servis à une mauvaise température et la critique de cinéma de *Télérama*. Cette dernière n'a guère manqué d'occasions de dire des âneries et il faut reconnaître qu'avec constance, elle les a bien dites. Il n'y a pas si longtemps, elle était à la tête de la croisade anti-Clint Eastwood, qualifié de fasciste, puis soudain, volte-face et marche arrière, c'est un auteur, un vrai. Ce n'est qu'un exemple de sa cécité, puis de son opportunisme.

Dans le numéro de *Télérama* du 9 au 15 juin suivant, je lus une diatribe vengeresse et anonyme : « Est-il vraiment indispensable d'inviter le Club des Ronchons (qui regroupe 18 personnes à Paris, en tout et pour tout) sur une radio censément internationale [...] ? Imaginez ces 20 minutes d'émission (diffusées à minuit à Paris) entendues à Tokyo le lendemain à 8 h du matin. Succès assuré ! »

Le rédacteur anonyme prendrait-il le Japonais francophone pour un être dénué d'humour ? Le Japonais, à la riche civilisation, ne doit-il pas être joyeux d'apprendre qu'en

France, certains ne se limitent pas à l'acquiescement systématique aux fausses gloires ?

Si je suis le raisonnement, il ne faut pas interroger les Compagnons de la chanson, qui ne sont que neuf, ce qui pourrait exercer un effet déplorable sur les populations lapones. Quant aux Frères Jacques, qui ne sont que quatre, ils rendraient un bien mauvais service à leur pays en répondant à des questions dans une émission écoutée à Oulan-Bator.

Cher rédacteur anonyme, rappelez-vous : le Parti communiste chinois fut fondé par vingt et un membres et, si l'on en juge par le bordel qu'il a fichu, on ne peut pas dire que le nombre peu élevé de fondateurs l'ait désavantagé.

La vérité, c'est que votre stupide article est un appel à la censure. À force de jouer au Journal officiel de la télévision, on finit par se croire ministre de l'Intérieur.

Votre journal est si dense, si rempli d'articles n'ayant souvent strictement rien à voir avec les programmes de télévision, qu'il révèle son véritable but : empêcher le public de la regarder. Il ne se contente pas de donner un vague avis, il désigne du doigt les mauvais programmes : un téléfilm américain (horreur !), un match de boxe (pouah !) et invite, ce soir-là et pour plus de précautions, le public à sortir.

Télérama se signale par une conception hardie de la présentation des programmes. Ils n'y sont pas présentés par chaînes, mais par l'horaire, au fur et à mesure de leur début, ce qui permet de placer à égalité Arte, chaîne qui ne vit que grâce à nos impôts, et TF1, chaîne qui ne vit que de la publicité (une honte !).

Dans chaque numéro, de longs articles, sans le moindre

rapport avec la semaine en cours, viennent expliquer, « conscientiser » le public. Imaginez le pauvre bougre qui rentre exténué de son travail et qui doit, avant de regarder une émission culturelle, lire jusqu'au bout un plaidoyer en faveur des femmes bosniaques.

Mon pauvre *Télérama*, j'avais envie de détailler chacun de tes articles, de jouer au ping-pong avec tes contradictions, mais ce serait du temps de perdu. Écoute tout de même ceci : l'abondance d'information ne permet pas de connaître la vérité. Combien de milliers de mètres cubes d'entrepôt sont remplis de dossiers concernant l'assassinat de Kennedy ? Connaît-on la vérité pour autant ? De même, l'abondance de culture, pardon, de produits culturels, ne donne pas la culture. Il se pourrait que ce soit le contraire, que l'abondance d'information et de produits culturels soit destinée à noyer le poisson.

Une chose, encore. Quand tu ne t'appelais pas *Télérama*, mais *Radio Cinéma*, puis *Radio Cinéma Télévision*, tu étais plus franc. Chaque semaine, benoîtement, tu reproduisais la cote de la centrale catholique du cinéma, en ligne directe avec *L'Osservatore romano*, t'offensant de *Fanfan la Tulipe*. Henri Jeanson, qui avait écrit les dialogues, était une de tes bêtes noires. Las, d'adaptation en adaptation, ta cote ne s'intitule plus que la Cote Chrétiens/médias, dans ce beau langage néo-français qui eût tant plu à Léautaud. Encore un effort et elle se nommera, fièrement, Cote Oecuménique/ médias, avec le même jugement pour toutes les religions, à l'exception toutefois, des hérétiques, gnostiques ou autres, qui, souvent, ne sont que dix-huit.

Il n'existe qu'un seul magazine culturel : *L'Officiel des spectacles*. On n'y trouve que les faits et aucune explication fumeuse. *Pariscopes* se permet des jugements qui alourdissent le style sec qui sied aux programmes. Lire *Télérama* en entier, empêche non seulement de regarder la télé, mais de lire autre chose. Il est possible qu'un nouveau numéro paraisse alors qu'on n'a pas terminé le précédent, engrenage, pour le moins, diabolique.

XII

LE PARCOURS DU COMBATTANT

Il s'est levé le matin. Il a descendu l'escalier. Il a ouvert la boîte aux lettres. Il a pris l'enveloppe publicitaire. Il l'a ouverte. Il a lu le prospectus. C'est un bon de commande pour une collection consacrée aux merveilles du monde. Peut-être est-ce une autre collection consacrée aux plus grands musées du monde. Ou aux plus beaux films du monde. En vidéo.

Il a descendu les marches du métro. Sur le quai, il a lu une poésie affichée à côté du plan de Paris.

Bref, la journée de l'homme culturel commence mal (l'effet durasien est-il bien rendu ?). Un appel à déboursier, suivi de la lecture d'un poème choisi pour ses qualités de néant. Enfin... L'homme a déniché une place assise, il peut s'atteler à la lecture de *Télérama*. Il note les expos, les films, les livres, les disques, les concerts qui l'intéressent. Soudain, le vertige le prend. S'il voit, lit, écoute tout ce qui lui est conseillé, il n'aura plus le temps de dormir. Même en étant insomniaque, il manquera plusieurs activités culturelles. Ou alors, il se met au chômage, ce qui est risqué. Ou bien il prend une « année sabbatique ». C'est chouette de « prendre le temps de vivre », mais sa femme ne l'entendra pas ainsi. Et s'il divorce, en laissant les moutards à sa femme ? Ah, la culture n'est pas simple...

Entre deux stations, son esprit vagabonde. Il se remémore ses vacances dans le Lot. Ça, c'était une période vraiment

culturelle ! Deux églises et un musée par jour ! Minimum ! Chaque soir un concert ou un festival, dont le Lot est si prodigue ! Un festival à Gourdon, un autre à Sarlat ! Et avec ça, pas bégueules, les organisateurs : le concert de musique de chambre dans une salle polyvalente, avec ses paniers de basket-ball, et la pièce de Brecht sous le marché couvert. C'est bien simple, dans la location, il y avait la télé. Eh bien, on ne l'a pas allumée, sauf pour les informations. On n'a pas vu les vacances passer. Quand on pense que tant de gens n'en profitent pas pour se cultiver, alors qu'il y a tant à voir. Évidemment, le plus petit a attrapé une bronchite pendant la visite de la grotte de Pech-Merle.

Dans les couloirs de la correspondance, il reconnaît les accents mélodieux d'une queña, d'une flûte andine. Un groupe de Péruviens donne une aubade ; un peu plus loin, ce sont des Africains en boubou qui frappent lascivement sur des tam-tams. Il n'y a qu'en France qu'on voit ça, ce subtil mélange des cultures. Il y a même – c'est à n'y pas croire – un accordéon qui, bien que couvert, apporte la touche française. Vraiment, le métro de Paris est un magnifique exemple de société multiculturelle.

Une bonne nouvelle l'attend à son travail. Il n'est pas augmenté, mais le comité d'entreprise organise un week-end, à Amsterdam, en car, mais, tenez-vous bien, avec un programme vidéo sur les maîtres de l'art flamand, qui passera, en continu, pendant le trajet.

L'homme culturel est intéressé, toutefois, il trouve qu'Amsterdam, c'est un peu loin. Dame, on a besoin de récupérer, après les vacances. Ne pourrait-on pas, plus

simplement, se rendre à Auvers-sur-Oise où il y a tant de musées et de « choses à voir » au kilomètre carré ? Et puis, l'impressionnisme, c'est français, comme Van Gogh.

Tout en taillant ses crayons, il devise avec un collègue. Celui-ci vient de s'abonner au Théâtre de la Ville. Avec deux spectacles seulement, il aura remboursé sa mise de fonds. Voilà une bonne idée, pense l'homme culturel. Si c'est si bon marché, on peut pousser le luxe jusqu'à voir des programmes qui ne nous intéressent pas.

Dimanche dernier, il a emmené sa famille voir la Grande Bibliothèque. Il paraît qu'il faut dire : Bibliothèque Nationale de France. Il faut reconnaître qu'aujourd'hui l'architecture ose des gestes qu'elle n'aurait jamais osés autrefois. Ces quatre tours en forme de livre, quelle audace ! Et comme elles s'accordent bien avec les autres tours du XIII^e arrondissement, qu'on voit derrière. Nous vivons une époque formidable ! Chaque jour, de nouvelles formes de langage apparaissent. L'homme se sent moins seul.

En revenant d'admirer la Bibliothèque, sa femme a tenu à effectuer un détour par le cimetière de Bagneux, là où reposent ses parents. Ils s'y sont recueillis. Il aimait bien ses beaux-parents, même si ceux-ci étaient réactionnaires. Le beau-père lisait *France-soir* et la belle-mère *Point de vue-images du monde*. Le beau-père avait des idées d'autrefois, prétendant : « on ne change pas les gens », « ils sont comme ils sont », « le remède est souvent pire que le mal », etc., ce qui ne l'empêchait pas d'être un bon vivant, qui sait recevoir, mais il ne saisissait pas le lien entre les phénomènes. Par exemple : que tout est culturel, y compris le bon vin de Loire qu'il servait

fort généreusement. Il ne suffit pas de boire du vin, il faut en connaître l'histoire, mieux, la mémoire.

Le soir, quelle émission regarder à la télévision ? L'affaire est courue d'avance entre un téléfilm américain et un débat sur l'avenir des institutions européennes. Un téléfilm américain, c'est toujours la même chose, tandis qu'un débat sur la démocratie réserve obligatoirement des surprises. Les invités sont toujours de qualité et, avec eux, on apprend du nouveau, qu'« il faut être contre tous les intégrismes ». C'est vrai que quand on y réfléchit, aucun intégrisme ne peut être favorisé aux dépens d'un autre.

L'homme culturel et sa compagne libérée s'endorment après les rituelles prières démocratiques : « Ô toi dont nous doutons, fais que le siège de Sarajevo soit levé, que les Utus et les Tutsis se réconcilient – le racisme étant absolument étranger à l'espèce humaine – et surtout, fais que revienne Jack Lang ! »

Il y a plus de trente ans fut créée la Défense opérationnelle du territoire (D.O.T.) qui avait pour mission, en cas de guerre, de défendre le pays et ses centres vitaux contre les saboteurs et les parachutistes. Ce quadrillage fut dénoncé par l'opposition qui y voyait une « surveillance accrue des populations et des organisations syndicales et démocratiques », ainsi qu'une « atteinte aux libertés fondamentales », litanie habituelle.

Ce n'est pas la Gendarmerie qui quadrille la France aujourd'hui, c'est la culture. Si, d'aventure, quelques individus passent à travers le filet culturel, ils sont rattrapés par les commémorations et les fêtes. Chacune, dont le rappel est utile

à l'enseignement de l'histoire, est invariablement suivie d'une leçon de morale puisée dans le réservoir de Jean-Jacques.

Cela évoque étrangement les « mouvements de rectification » dans les pays communistes, y compris la tragique Révolution culturelle chinoise. L'individu, ou ce qu'il en reste, prend son parti de la nationalisation des biens et des pensées, du saccage de ses lieux de culte et de l'appauvrissement généralisé, mais ça ne suffit pas. Le parti décide « d'élever le niveau idéologique » et c'est reparti pour une séance de morale rousseauiste. J'admets que personne en France n'est plongé vivant dans l'huile bouillante ou soumis aux supplices des mille coupures.

Un fait révèle que nous n'avons plus affaire à de vieux professeurs partageant leur savoir avec les élèves qu'ils favorisent, mais à des instituteurs sadiques : les programmes de la météo. Ce serait trop simple de nous dire quel temps est prévu, en s'abstenant de tout boniment. Il faut « expliquer », à l'aide de photos-satellite incompréhensibles. Le pauvre adulte, qui croit en avoir terminé avec l'école, se trompe lourdement. Il est poursuivi durant son existence entière. Il y a, d'ailleurs, périodiquement, des examens civiques. D'aucuns les nomment élections, sondages, référendums, etc.

II^e PARTIE

LES CRÉTINS

I

EN REVENANT DE L'EXPO

Je les aperçois souvent, en longue file indienne, qui prend sa source au Grand Palais. Elle s'étend, atteint le trottoir, passe, sans un regard devant le commissariat. Certains ont apporté un siège pliant, d'autres tricotent, d'autres encore entendent sans écouter, grâce à un baladeur, de la musique. Des poches et des sacs, dépassent des *Télérama*, des *Nouvel-Obs*, des *Libé*, rarement des *Figaro*, jamais des *France-soir*. Les femmes sont en majorité. Quelle abnégation ! Ils sont capables d'attendre sous la pluie, le froid, la canicule. Ce sont les *horse-guards* de la culture, préférant tourner de l'oeil plutôt que d'abandonner leur poste. Bientôt, ils pénétreront dans le Saint des Saints pour y découvrir les trésors qu'on leur a si longtemps cachés. Plus le tableau est petit, plus il y a de monde, c'est logique. Ils attendent que le tableau sorte de lui-même et vienne leur « expliquer ». C'est très important, l'explication. Sans explication, l'exposition perd son essence : la culture. Le plaisir vif de l'oeil, littéralement allumé par la forme tant cherchée, la couleur tant souhaitée, c'est pour l'amateur. Quand ils ne s'en remettent pas à un guide qui débite tous les lieux communs habituels, ils « font des commentaires ». « Ce qui entend le plus de bêtises dans le monde est peut-être un tableau dans un musée », soupire Edmond de Goncourt.

Le lendemain, les visiteurs useront du langage habituel et

diront : « je me suis fait une expo » comme autrefois les titis disaient : « je me suis fait la boulangère ».

À la guerre, les chefs ont à leur disposition des troupes d'élite, qu'on n'emploie qu'à bon escient, et de la chair à canon, pour colmater les brèches, tromper l'ennemi, servir de masse de manoeuvre. Dans la grande guerre commerciale de l'art, les visiteurs des expositions sont une masse de manoeuvre.

Les administrations ont des termes ronflants pour encourager leurs troupes. Lors de mon incorporation, l'autorité militaire décida que je suivrais une formation de « grenadier-voltigeur ». Ça me plut ; c'était un terme chic ; ça faisait « Premier empire ». Je m'enquis toutefois de la signification. « Ben, c'est les gars qui courent derrière les chars », m'expliqua un brigadier. Je trouvais instantanément ça beaucoup moins chic.

Les masses des expos, grenadiers-voltigeurs de l'art, sont flattées d'être présentées comme la crème des gens cultivés. En réalité, ils courent derrière les commissaires-priseurs.

L'art classique et l'impressionnisme sont hors de prix. Les maîtres de l'art moderne également. Quoi de plus simple, pour faire grimper la cote d'un petit maître, que d'organiser une exposition qui attirera l'attention. Plus la queue sera longue devant le Grand Palais, plus les sommes en jeu seront élevées.

Après la Première guerre mondiale, l'oeuvre d'art devint, pour la première fois, un objet de spéculation. Il y eut une montée générale des cotes et, forcément, il fallut bien présenter les nullités comme de bons peintres, les bons peintres comme des grands et les grands comme des génies. Saluons une époque qui respectait encore le sain principe de la

hiérarchie. Aujourd'hui, on fabrique tout naturellement et en deux temps, trois mouvements, des génies avec des nullités. Il faut bien que l'argent tourne.

Non seulement des peintres moyens furent décrétés de grands peintres, mais les marchands créèrent, de toute pièce, des « écoles ». Après la naïve, vint celle des *Peintres du dimanche*, l'expression vient de là, puis ce fut le tour de l'exotisme, des Nègres. Qu'on se servît d'eux pour nourrir l'art moderne, ou qu'on les croquât dans des tableaux coloniaux, peu importe, ils furent à la mode comme le grand-père de Pouchkine à la cour de Catherine.

Avec le recul, il est clair que les peintres « art déco », « coloniaux », ne sont pas des génies, mais ne pas être un génie, quand il se distribue comme un prospectus, est un gage de qualité, de travail. Poughéon, Boutet de Monvel, Wegener, Aubry, Jaulmes, Domergue, Sabbagh, etc., valent bien les gribouillis de Kandinsky, Klee, Mondrian (Ah ! L'érotisme chez Mondrian...) et le « carré blanc sur fond blanc » de Malevitch. Les peintres précités sont très mal traités dans les ouvrages de référence. Ils sont « réalistes » (ce n'est pas bon signe), « académiques » (c'est-à-dire classiques, très mal vu...). De Jules Flandrin, on écrit : « dont le succès fut grand mais de courte durée ». Voilà où mène le classicisme... Tous ne sont pas cités. Aucun n'a droit à une reproduction, alors que les farceurs du groupe Support-surfaces ont droit à des quarts de page, si ce n'est davantage.

Si les moutons des expositions étaient curieux, ils se rendraient là où ces peintres sont exposés en permanence et gratuitement. Des fresques de Jaulmes sont à la mairie du V^e ;

à l'Hôtel de Ville de Puteaux, à l'intérieur du bâtiment d'Édouard et Jean Niermans, des statues de Janniot, une fresque de Louis Bouquet et des peintures murales de Dionysi ; à la mairie annexe du XIV^e des hauts-reliefs de Raymond Delamarre, ainsi que des peintures de Picart-Ledoux, O. Magnard, J. Dunand, J. Despujols et Robert Pougheon. J'arrête de donner des renseignements sinon l'administration nous fera payer.

Quand on est cerné par le snobisme, la seule attitude digne est de créer le sien. Une de mes plaisanteries favorites, quand, dans une salle, je me trouve nez à nez avec de l'art conceptuel, c'est de me livrer, à haute voix, à un éloge de l'extincteur. Personne ne m'ôtera de l'idée qu'un extincteur rouge est une oeuvre d'art tout autant valable qu'un téléviseur diffusant une mire.

Les lignes de Maurice Sachs sur les années vingt : « ce grand afflux dans la société de touristes de l'élégance, d'émigrés de la rotture et d'assimilés du snobisme, ne pouvait manquer de changer un peu la face du monde » [\[23\]](#), sont toujours pertinentes, à condition, toutefois, de remplacer « un peu » par « fondamentalement ». Quand un mal n'est pas soigné, il empire.

II

DES MUSÉES

Une longue file d'attente se tient en permanence devant le chapeau pointu du musée du Louvre. Il y a pourtant un moyen très simple de rendre l'entrée plus aisée aux grenadiers-voltigeurs : proposer quatre entrées, comme avant les travaux, au lieu d'une seule. La raison de cette entrée unique est idéologique. Il faut que les amateurs d'art, pas complètement écoeurés, soient mélangés ostensiblement avec le troupeau des touristes. Il faut que le passant, devant la longueur de la file, conclue à la réussite de la politique culturelle. Ce n'est pas un procédé bien neuf. Dans les films d'aventures fauchés, les mêmes figurants passent plusieurs fois devant la caméra afin de donner l'illusion du nombre.

L'administration du musée propose deux prix selon l'horaire. Il y a une période plus chère, qui permet d'être tranquille. Ce n'est pas à ce résultat qu'elle vise. Son but est d'offrir des places moins chères afin de bourrer ses salles jusqu'à la gueule, sans respect pour les oeuvres qui ont tant besoin de respect et de repos.

Ce qui frappe au Louvre, ce n'est pas la vue et pas encore l'odeur, c'est le bruit. Il évoque le frottement des parquets dans les salles de bal, le marmonnement d'une cantine d'entreprise, ponctué de cris d'enfants qui trouvent que le parquet ne glisse pas assez, d'appels réguliers de familles nombreuses, comptant et recomptant sans cesse la marmaille.

Certes, au fur et à mesure qu'on monte dans les salles plus reculées, au fur et à mesure qu'on s'éloigne du hall central et de ses plaisirs tarifés, la respiration se fait moins oppressante, l'air plus pur, mais devant les chefs-d'oeuvre comme devant les croûtes, stationnent les mêmes troupes. Le troupeau d'été est, de loin, le pire. L'extrême relâchement de cette saison et des vacances déteint sur la visite des musées et des lieux glorieux. Les *shorts*, les *bermudas*, les *tee-shirts*, à la gloire d'entreprises commerciales, les *baskets*, tout cet uniforme des avachis donne la mesure exacte de l'intérêt réel que le touriste porte au beau et aux lieux saints.

À Vézelay, où nul ecclésiastique ne remet d'ordre, je vis des guides (jeunes filles scoutistes catholiques) en désarroi. Je m'approchai, sans la moindre arrière-pensée, et leur demandai leur avis sur le spectacle. Elles me confièrent, avec beaucoup trop de retenue, qu'elles étaient choquées par ces gens pénétrant à moitié nus dans une église. Ô petites guides, vos ancêtres les chevaliers auraient dégainé leurs épées. Et fendu en deux les infidèles et les mécréants. Pervers, je les questionnai encore : « Pensez-vous qu'on pourrait visiter une synagogue ou une mosquée dans les mêmes conditions ? » [\[24\]](#) Elles baissèrent les yeux et j'eus honte de leur avoir fait honte. Révoltez-vous petites guides, jetez l'anathème sur les prêtres qui ferment les yeux quand on souille les lieux sacrés !

Le tourisme a parachevé l'oeuvre de destruction des huguenots et des révolutionnaires. Les huguenots, somme toute, n'ont cassé que quelques statues, et encore, seulement le visage honni de la reproduction divine. Les révolutionnaires, dans leur grande bonté, ont sauvé bien des églises en les

transformant en dépôts de munitions. Le tourisme bouffe tout comme une nuée de sauterelles, détruit tout comme les doryphores. C'est la *marabunta*.

Tout le monde ne peut pas tout voir. Tout ce qui se voit ne peut être compris.

Jünger, dans son *Journal parisien sous l'occupation*, fait une réflexion pertinente. Les musées lui rappellent le culte des morts égyptiens. Les tableaux ne sont pas accrochés pour le plus grand plaisir d'un amateur. Et le plaisir de l'amateur n'est plus de partager son bonheur avec ses amis. L'État accroche les toiles et Dieu reconnaîtra les siens. Le lien organique entre le collectionneur et les invités est mort.

La conception du musée n'est pas l'apanage des républicains qui ont un certain culot de présenter la création du musée du Louvre comme la leur. C'est Louis XVI qui le créa, en le dotant de sa propre collection et en ajoutant une jolie somme pour la compléter. Les Rubens étaient déjà visibles au Palais du Luxembourg. Depuis des années, circulait un guide des particuliers acceptant d'ouvrir leurs portes aux amateurs. Paris n'était pas vide de galeries, dont on sait que la visite est gratuite. Un tableau de Watteau servait d'enseigne à Gersaint, qui tenait boutique sur le pont Notre-Dame. Le tableau [\[25\]](#) prouve que la boutique était en plein air et que quiconque passait sur le pont – heureuse époque où le peuple vivait dans le centre-ville – pouvait se rincer l'oeil.

Les guides et programmes le confirment : chaque semaine ou presque voit l'inauguration d'un nouveau musée, or les chefs-d'oeuvre, pas plus que les oeuvres de qualité, ne se multiplient comme les petits pains. Le conservateur du musée

de Vanne en Bresse ne peut montrer que ce qu'il a, à savoir et au choix une des seize baignoires de Marat visibles dans le monde, une des trente-deux guillotines de Louis XVI, trois des cent trente-deux canines d'Ivan le Terrible, sans omettre le célèbre crâne de Voltaire enfant. Les pantoufles de Musset côtoient la pipe de George Sand et le bidet de la Païva forme un délicieux contraste avec la table de travail d'Edouard Branly. « Des musées partout ! » remplace – avantageusement – « Des soviets partout ! » Les musées à -5 (moins de cinq visiteurs par jour) sont agréables, reposants. Pendant que les masses piétinent devant le Grand Palais, le musée Jean-Jacques Henner, assoupi, semble hors du temps.

Les musées sont un moindre mal, une tentative, souvent inconsciente, de perpétuer le cabinet d'amateur. Ils ont un avantage : la centralisation par genre ou thème, et un défaut : la promiscuité dans l'admiration. De grâce, ne créez pas « d'événement », autour d'eux. L'événement, c'est d'être là et de ronronner. Pas de publicité intempestive non plus. D'un autre côté, le mot d'ordre, extrêmement démagogique, de « l'art dans la rue » a heureusement fait long feu. Il ne pouvait servir que les intérêts des loueurs de panneaux publicitaires.

Les autorités culturelles savent bien que la publicité pour les musées, expositions, châteaux, etc., ne rendra pas les foules plus et mieux éprises d'esthétique. La publicité sert avant tout le seul et vrai patron de la culture : l'industrie touristique. Pour attirer le chaland, on fait briller nos bijoux ; le touriste-papillon se précipite vers la lumière et s'y brûle les yeux.

À cette agitation désordonnée de papillons virevoltant en tous sens jusqu'à la mort du petit matin, il est permis de

préférer celle de la fourmi qui, sachant qu'une vie ne suffit pas et qu'à chaque jour suffit sa peine, prend son temps.

III

LES VISITES GUIDÉES

*Je ne connais rien de plus odieux
comme le collectionneur
maniaque qui vous promène
généralement après le déjeuner,
en pleine digestion, à travers son
musée, vous contraignant à
écouter ses fastidieux récits.*

Léon Daudet
Fantômes et vivants

« Inspirez... Expirez... Inspirez... Expirez... Soufflez l'air de vos poumons... Mieux que ça. Inspirez... » L'Éducation physique – la « gymnastique » – est un des pires souvenirs d'enfance et d'école. Créée dans une période où la tuberculose exerçait ses ravages, elle aurait logiquement dû être supprimée, ou largement atténuée, quand le bacille de Koch fut vaincu, mais, bien au contraire, elle devint un des fers de lance de l'éducation civique. L'Éducation physique a créé une nouvelle caste de tortionnaires sadiques. Une bureaucratie, une fois constituée, ne disparaît pas d'elle-même. Les profs de gym roulent des mécaniques comme des maîtres-nageurs, des Don Juan de plage, et font de l'oeil aux institutrices et aux

professeurs en jupon. Au contraire des chevaliers, ils protègent les forts et persécutent les obèses et les faibles qui ne parviennent pas à grimper à la corde.

Ceux qui manifestent de la mauvaise volonté devant les exercices physiques sont considérés comme des voyous. Heureusement, le prof de gym les punit en les privant de football. À les en croire, taper dans un ballon est une récompense, un honneur. C'est la perversion de toutes les élévations, de tous les adoubs.

La visite guidée des musées et des châteaux, c'est l'éducation physique des lycées et collèges. Les guides ont le devoir ne pas laisser le visiteur en repos. Il faut passer par leurs fourches caudines, quelles que soient les capacités intellectuelles des amateurs.

J'ai souvent fait découvrir le château de Brettenoux à des amis qui me rendaient visite dans une maison familiale corrézienne. La visite guidée devenait, au fur et à mesure des années, un océan d'ennui d'où surnageaient quelques consternantes réflexions. Le guide, invariablement, commençait la visite par un « regardez l'épaisseur des murs » et tous les visiteurs opinaient et y allaient d'un commentaire : « oui, ils sont épais », « en ce temps-là, c'était du solide », etc. Un jour, une amie demanda poliment pourquoi il était interdit de voir de près les assiettes situées au fond d'une salle. « Parce que ça abîme le parquet » répondit le guide, déjà montée contre notre groupe, car au fil des années, l'épaisseur des murs me collait le fou rire et mon visage lui devenait familier. La pauvre amie, qui travaillait notamment dans la faïence, insista et proposa de se déchausser, de marcher à quatre pattes, sur

les mains, bref, elle se déclara prête à tout subir, mais elle commit une erreur, elle ajouta : « Quand je vais voir les antiquités égyptiennes, au Louvre, je n'ai pas tant de problèmes. » Elle symbolisa soudain Paris méprisant la province. On entendit un murmure, une houle et des « elle est gonflée, celle-là », « elle a qu'à y retourner, dans son Louvre », etc. Je nous sauvai du lynchage en poussant tout mon groupe vers la sortie, non sans, une dernière fois, regarder « l'épaisseur des murs ».

Et Schönbrun ? Ce jour-là, devant l'affluence française majoritaire, l'administration locale colla, en guise de guides, des étudiants autrichiens en littérature française. J'eusse préféré l'explication en boche, en swahili ou en ouzbek. L'histoire de ce palais, ce prétendu « Versailles autrichien », avec ses papiers peints marrons et ses tentures caca d'oie, racontée en sabir me fit abandonner la visite.

À Pierrefonds, une responsable, presque en larmes, vint à moi pour me dire : « Monsieur... un grand malheur... snif... pas de guides... grippe intestinale... snif... impossible visite guidée... obligé de visiter tout seul... snif... grand malheur. »

Ce fut un moment délicieux. Pierrefonds prouve à l'évidence qu'il n'était nul besoin de construire Disneyland puisque le château idéal de la Belle au bois dormant existait déjà. Je le traversai du même pas que Napoléon III rejoignant une de ses maîtresses. Quel excellent souvenir !

À Compiègne, changement de style : « Attendez dix minutes. Les visites guidées commencent dans dix minutes. »

Je répondis : « Madame, voici vingt francs pour vous et ma carte d'identité pour vous rassurer. Laissez-moi visiter le

château tout seul. Je ne toucherai à rien, ne déroberai pas l'un des trois ou quatre cents chapeaux de Napoléon qui figurent probablement à l'inventaire des Musées nationaux. Je veux visiter à mon rythme, en laissant mes yeux s'arrêter sur ce que mon inconscient aura choisi. » Peine perdue ! La duègne des monuments en péril me toisa d'un « vous ne voulez donc pas vous instruire ? »

Non, je ne veux pas m'instruire de cette manière ! C'était bon pour quand j'étais écolier, mais aujourd'hui, je suis majeur, MAJEUR ! « Je ne suis pas un numéro, je suis un homme LIBRE » hurle le numéro 6 dans la série télé *Le Prisonnier*. Il paraît d'ailleurs qu'on visite le fameux village de Portmeiron, dans le nord du Pays de Galles, où fut tournée la série. Une visite guidée, j'en mettrais ma main au feu.

IV

FAMILLES, JE VOUS REMPLACE !

La culture moderniste déferle, engloutit tout, emporte barrages et retenues, mais il est une digue sur laquelle elle se brise : le savoir oral, retransmis de génération en génération. Les parents, hélas, sont souvent contaminés par l'air, difficilement respirable, de l'idéologie pédagogique, diffusée à l'école, relayée par les magazines, couronnée par les syndicats et subventionnée par le ministère.

L'État moderne est tout entier au service de la pédagogie. Je conçus quelque espoir quand un ministre de l'Éduc' Nat' émit l'intention de remettre en service l'Éducation civique, anciennement appelée « morale ». Les enfants allaient de nouveau apprendre à ne pas mettre les coudes sur la table, à aider les vieilles dames à traverser *gratuitement* les rues, etc., recommandations que les parents pourraient dispenser s'ils n'étaient contaminés.

Dès que la mesure fut promulguée, je questionnai avidement les gamins sur le contenu de cette éducation. Atterré, j'appris que les cours portaient sur la dénonciation de l'apartheid ! C'est évidemment très louable d'expliquer que Nègres et Blancs doivent faire pipi dans les mêmes tinettes, mais enfin, n'est-ce pas un point de vue provincial ? J'entends bien qu'il eût été hors de question de dénoncer le génocide vendéen par les armées de la République, à quelques mois du Bicentenaire, mais n'eût-on pu se limiter à l'exaltation de

valeurs classiques ? Ma grand-mère, vraie catholique, m'adjura de ne juger les gens que sur leur valeur individuelle. N'est-ce pas la plus belle manière d'être « antiraciste » ?

Les pauvres enfants auraient été encore plus effarés s'ils avaient su le sens révolutionnaire du civisme. Balzac vend la mèche : « La Révolution n'eut pas de police, elle n'en avait pas besoin. L'espionnage, alors assez général, s'appelait civisme. » [26] Le philologue Jacques Cellard démontre que le civisme devient, aux mains des révolutionnaires, machine à produire des certificats, des cartes ou des attestations de civisme. Il conclut : « Cette réduction d'une qualité éminemment sociale (le civisme) à un asservissement politique et policier, est consubstantiel à la pensée jacobine, et plus généralement, dès 1789, à la fiction de l'unanimité nationale : seul le *mauvais citoyen* refuse l'acquiescement de l'idéologie dominante. » [27]

Il existe un rempart traditionnel contre l'idéologie civique de l'Éducation Nationale : les grands-parents, qui possèdent expérience et sagesse et pratiquent la miséricorde devant les fautes des enfants. Ce sont les grands-parents qui élèvent vraiment les enfants. Les mots ont plus de poids dans la bouche d'un ancêtre.

V

DISCOURS DE LA MÉTHODE

Je rendais visite à un ami de province en compagnie d'une amie, abonnée au *Nouvel-Observateur*. Ce détail a son importance.

Au cours de l'apéritif, notre hôte nous apprit que, durant les premières années de sa vie professionnelle, il avait été instituteur dans le village où il habitait aujourd'hui. Comme mue par un réflexe, mon amie demanda :

« Qu'utilisiez-vous comme méthode pédagogique ?

— Deux tartes dans la gueule ! » fut la réponse sublime de notre hôte.

Je raconte souvent cette anecdote, que je trouve fort drôle et, selon les publics, c'est l'hilarité ou la consternation. Et pourtant, quoi de plus formateur qu'une paire de claques ? Quel moyen plus efficace de « communication » que le coup de pied au derrière ? On ne se comporte pas autrement avec les vaches, quand on entoure leur territoire de fils de fer électrifiés. Elles ne s'y frottent pas deux fois.

L'Andersen français, dont les contes sont d'ailleurs au programme de l'Éducation Nationale, Pierre Gripari, a tout dit en une de ses brillantes formules :

« Les gens qui n'aiment pas le peuple ont des idées sociales. Les gens qui n'aiment pas les enfants ont des idées pédagogiques. » [\[28\]](#)

Il faut croire que la méthode pédagogique est un caméléon

car elle change tout le temps. Chaque ministre se croit obligé d'en adopter une nouvelle qui, bien entendu, n'infirmera pas la précédente, mais « l'enrichira ». De méthodes en méthodes, l'enseignement finit par n'être plus qu'une coquille vide, au désespoir des courageux enseignants qui continuent, obstinément, de croire en leur mission, guettés par la dépression nerveuse, les agressions physiques et les rapports à l'Académie.

Périodiquement, les parents, y compris les plus ardents laïques qui, la mort dans l'âme, placent leurs enfants dans des écoles privées, se demandent pourquoi l'instruction fonctionnait si bien quand les méthodes – simples – ne bougeaient pas.

VI

LA FEMME CULTURELLE

Il existe un bon moyen d'observer, à l'oeil nu et sans intermédiaire, les couches et strates sociales : prendre le métro, dès l'ouverture. Il suffit de se poster sur le quai et d'ouvrir ses yeux, moins ses oreilles, car le transporté métropolitain est peu loquace.

Les ouvriers, la plupart immigrés, qui ouvrent le bal, ne lisent pas, ne succombent pas à l'inférieure mode du baladeur et ne parlent pas. Les plus ambitieux d'entre eux consultent, avec beaucoup de sérieux, les journaux consacrés à l'amélioration de la race chevaline.

Les employés lisent parfois des journaux. Ils terminent leur nuit, assis ou debout. Les employées, elles, lisent des livres. Pas toutes, il est vrai, mais le phénomène s'amplifie au fur et à mesure que les neuf heures approchent. Il est ainsi vérifié que la femme lit plus que l'homme, que l'essentiel des acheteurs de livres, c'est la femme. Providence des éditeurs, elle est chouchoutée par ceux-ci qui lui offrent romans anglo-saxons, « pavés », « best-sellers » décidés d'avance et collections consacrées à l'obstétrique.

Il serait vain de demander à ces dames des lectures plus curieuses. L'histoire romaine vue par Gibbon, ou la redécouverte de Marcel Schwob, les laisse indifférentes. C'est le même roman que lisent les femmes et qu'elles se retransmettent de génération en génération, quoique sous des

habillages différents. Cronin est recouvert par Slaughter, lequel disparaît sous les Golon, eux-mêmes submergés par P. D. James, tandis que, dans son Olympe, Zeus-Christie vit de ses rentes.

Ces braves femmes ont bien raison de lire ce qui leur plaît, mais en s'affichant leurs livres en mains, elles attirent l'attention du moloch culturel. Voilà une belle masse de manoeuvre, prête à l'emploi, prête à suivre une mode qu'on aura la délicatesse de créer pour elles ! Qu'un obscur écrivain tchèque parvienne à la notoriété dans les magazines et les femmes liront du tchèque, surtout en édition de club. La femme achète parce que la femme se vend. Après les Français parlent aux Français, voici les femmes parlent aux femmes. Le moindre frémissement ovarien procure de bons sujets d'essai. Une femme ne possède pas d'instinct maternel. Elle écrit que l'instinct maternel n'existe pas et c'est le début d'une belle aventure commerciale, quelque peu tempérée par la fugue de sa fille qui mobilise toutes les polices de France.

La femme algérienne est la seule qui ait droit à la minijupe, affirmation de sa féminité contre l'intégrisme, mais en France, la minijupe renforce le « machisme ». Ça, c'est de la dialectique !

La femme française est désormais un sujet d'études pour les ethnologues, voire les entomologistes ; elle est remplacée par la femme culturelle.

La femme culturelle fournit les plus gros bataillons pour les visites d'expositions. Surprendre les conversations est toujours instructif. J'entendais récemment le dialogue de deux d'entre elles :

« Tu te fais à ta vie à l'étranger ? Tu ne regrettes pas Paris ?

— Ce qui me manque le plus, ce sont les expos. »

On ne voit pas en quoi la visite d'une exposition Arp, avec ses bouts de bois en relief et ses bronzes étronques, provoque la nostalgie de la capitale.

La culture proposée aux femmes, faite de « livres dont on parle » et « d'expos », n'est pas un savoir, un enrichissement par la connaissance, c'est la forme contemporaine du tricot.

La raison en est simple, mais la vérité est terrifiante. Si tant de femmes s'adonnent à la culture, c'est parce qu'elles sont seules. Si elles sont seules, c'est parce que les théories de « libération » ont triomphé, qu'elles sont devenues la Loi, permettant aux hommes de se débarrasser de leur épouse dès quarante ans pour en prendre une plus jeune. La contraception et l'interruption volontaire de grossesse profitent en priorité aux hommes libertins. La magnifique victoire des femmes sur les attitudes rétrogrades les a ramenées en arrière, dans le XIX^e siècle qui les vit perdre leur situation dominante.

VII

BAVARDS ET PÉTITIONNAIRES

Dans ses entretiens avec Robert Mallet (1950), Paul Léautaud – cela n'étonnera personne – part en guerre contre la transformation de l'adjectif en substantif : « Je l'ai écrit... C'est une grave faute d'appliquer le mot intellectuel à des gens », explique-t-il à Mallet. Mallet se défend, avec une roublardise certaine : « Est-ce que vous dites un étudiant ? ». « Oui, oui... » marmonne Léautaud, qui préfère ne pas poursuivre car ça le fatigue.

Ce glissement, cette transformation, cette transmutation s'effectue de manière rien moins qu'anodine. Elle participe à la grande croisade pour fuir le mot juste, la phrase claire et la pensée limpide. Les journaux déversent sur nous des *intellectuels* par poignée, des *jeunes* par milliers et des *noirs* par millions. Je retiens ma plume de peur d'avoir mauvais genre...

Apposer sa signature au bas d'une pétition est une des activités chéries de l'intellectuel. Son paraphe finit par être coté. Il y a un argus de la pétition. Jadis, une pétition sans la caution de Sartre n'était guère prise en considération, cela signifiait que la cause n'était pas bonne, c'est-à-dire pas à la mode. Quand la mode est aux Vietnamiens, elle n'est pas aux Palestiniens, et quand elle est aux Palestiniens, elle n'est pas aux dissidents soviétiques. L'histoire des pétitions, qui s'adressent tout autant, sinon plus, aux pétitionnaires eux-

mêmes qu'aux dirigeants politiques, est l'histoire des espoirs déçus à propos de tant de conflits qui devaient déboucher sur des sociétés mirifiques.

Le pétitionnaire ne se contente pas de signer au bas d'un manifeste, il prend la parole. C'est un bavard vormouchant sur tous les sujets. Pierre Dac pensait-il à lui en écrivant son *Discours susceptible d'être prononcé n'importe où, n'importe quand et par n'importe qui ?*

Le pétitionnaire bavard ne fait pas que causer, il manifeste. Il raffole des ambassades devant lesquelles il peut adresser des mises en garde, ou en demeure, et proférer des accusations terribles. Parfois, par chance inouïe, il prend un coup de matraque sur la tête qu'un fonctionnaire de police, excédé, lui a balancé. Devant un tel crime, on emploie les grands mots : fascisme, droits de l'homme, etc. Ça prend de moins en moins, mais ça prend toujours. Le pétitionnaire bavard-agité – martyrisé – prend la pose, le fonctionnaire est puni, sa carrière brisée, mais ce n'est pas grave. Au recul de la démocratie (le coup sur la tronche) succède, comme le jour à la nuit, l'avancée de la démocratie (la protestation unanime).

Soudain les faits, enfin mis à jour, infirment tout ce que racontaient les intellectuels. Un grand abattement leur tient lieu d'excuses. Ils ne sortent de la prostration qu'en levant le camp le plus subrepticement possible. Toute la smalah se dirige vers une autre cause et le manège infernal recommence avec, comme litanie : « Heureusement qu'il y a les intellectuels. »

Chers pétitionnaires-bavards-agités, vous nous faites chier ! Toutes les merveilles du monde ont été construites sans vous.

En revanche, à chaque fois que vous l'avez ramenée, que vous vous êtes fait le héraut d'une cause, vos remèdes ont été pires que le mal.

Chers pétitionnaires-bavards-agités, occupez-vous de torcher vos gosses, de repeindre votre cuisine, de goûter le beaujolais nouveau, de jouer au PMU, que sais-je ?, mais LAISSEZ-NOUS RESPIRER, LAISSEZ-NOUS VIVRE EN PAIX !

Pendant des milliers d'années, le paysan a eu des ennemis terribles : la nature capricieuse, les invasions armées et les impôts, mais il maintenu le cap. Le pire lui a été évité : les intellectuels ne se sont jamais intéressés à lui. Le paysan a du bon sens et coupe difficilement dans les blagues. Tous ceux qui ont les pieds sur terre savent qu'il existe une nature humaine méchante, hypocrite, et qu'en cette matière, on ne peut être que réformiste.

Henry Dunant n'a pas créé la Croix-Rouge parce qu'il croyait en l'homme, mais parce qu'il n'y croyait pas. Il l'explique dans des pages admirables que personne ne lit plus [\[29\]](#) et dans lesquelles apparaît le fond de son caractère : la bonté. Dunant était un homme bon, qui partageait, qui savait partager la souffrance. « Quand on n'a pas d'argent à offrir aux pauvres, il vaut mieux se taire », écrit Céline [\[30\]](#).

En attendant que les pétitionnaires désertent la cause à la mode pour une nouvelle qui brillera mieux, rendons hommage à tous les artistes désengagés qui se sont contentés de créer les milliards d'oeuvres de qualité et les quelques milliers de chefs-d'oeuvre qui sont les vrais témoins de tous les temps.

VIII

MOHAMED ET PAMÉLA

La France est un chêne, un chêne magnifique, franc et massif, dont les ramures n'ont d'égaux que les plumages, un chêne où, quand on s'assoit sous lui, on éprouve l'impression inouïe d'être dans les pantoufles de Saint-Louis.

Sur le tronc du chêne poussent des branches, reflets et témoins des cultures étrangères qui viennent s'adjoindre à la nôtre. Ces branches enrichissent la France, mais elles ne doivent, ni ne peuvent être placées sur le même plan. « Pour naviguer en haute mer, il faut compter sur le pilote », disait Mao en pensant à lui. Pour naviguer sur l'océan pollué de la modernité, aux distances raccourcies, il faut une ligne directrice, un tuteur, un guide, un grand timonier et c'est la culture française qui, miséricordieusement, nous éclaire.

La culture française, culture métisse ? Exact ! Mais pas comme les mondialistes le voient. La France est le seul pays à avoir réussi la fusion géniale de la tradition méditerranéenne, avec l'hébraïsme, l'hellénisme et le christianisme, et de la tradition germano-nordique. Le sacre de Clovis à Reims consacre cette fusion. Les récits de la Table Ronde l'expriment. C'est beau, c'est grand, c'est généreux, la France métisse, mais cela n'a rien à voir avec les concerts de rap. Qui refuse l'apport étranger est un imbécile, qui refuse de le soumettre à la Loi primordiale est un criminel.

Ce sont mes réflexions quand j'assiste aux débats consacrés

à l'intégration de l'immigration où, chose curieuse, aucun historien n'est jamais convié. J'éprouve la pénible impression d'être un Martien perdu sur la planète Démago. Demain, à l'exception des polygames et des sectaires, un grand nombre d'étrangers seront Français. C'est regrettable ou c'est une chance, mais c'est comme ça. Dès lors, si l'on accepte de transformer des étrangers en Français, il faut appliquer une règle du jeu et expliquer ce qu'est la France. J'ai beaucoup critiqué les Républicains mais je vais prendre leur défense dans un domaine où ils ont été injustement calomniés. S'est-on gaussé du génial concept « nos ancêtres les Gaulois » ? Je ne m'en moque pas, je l'approuve. Quand Mohamed Ben Quelqu'chose devient Français, ses ancêtres deviennent *automatiquement* des Gaulois. Devenir Gaulois, quand on est bronzé, c'est rentrer dans l'Alliance.

Pour les cuistres, l'intégration doit se faire par la culture. Fort bien, mais laquelle ? Ils professent que les indigènes locaux doivent adopter celle des étrangers. L'intégré français, vêtu d'une casquette de *base-ball*, d'une veste canadienne, d'un pantalon de gaucho et chaussé d'une paire de babouches, lit des romans de Garcia-Marquez, voit des films finlandais, écoute les tambours du Burundi, dort dans un lit japonais, mange du couscous (avec de la bière chinoise).

Je propose aux Pouvoirs publics des solutions de bon sens pour intégrer les immigrés. Tout étranger qui prendra la nationalité française devra déclarer solennellement que la France est le plus beau pays du monde. Si un Kalmouk devient Danois, il affirmera que le Danemark est le plus beau pays du monde, mais en France, le plus beau du monde, c'est la France.

Il sera ajouté un codicille à l'attention de nos amis musulmans : s'engager à boire du vin et, surtout, à manger du cochon. Le cochon est un animal affectueux et le scandaleux ostracisme dans lequel il est confiné par certains doit cesser. Je respecte toutes les religions, mais les interdits alimentaires sont de l'intolérance et rien d'autre. Ce n'est évidemment pas pour des raisons prophylactiques qu'on interdit certaines pratiques alimentaires, mais pour emmerder le croyant. Les interdits alimentaires sont une insulte à la spiritualité.

Les futurs Français d'origine méridionale devront, en plus, s'engager à laisser leurs filles épouser qui leur chante (il est vrai qu'elles n'en font souvent qu'à leur tête...). Je trouve mon programme très tolérant, mais je n'ai pas fini. Je vais maintenant m'attaquer à ce que les cuistres appellent la liberté individuelle. Il est sain d'interdire aux étrangers qui veulent devenir Français, de donner des prénoms barbares à leur progéniture. La fonction créant l'organe, un gamin qui répond au doux prénom d'Ali ne porte pas sur Versailles le même regard que s'il se prénomme Marcel.

Il n'y a pas que les prénoms arabes ou africains à bannir. Les feuilletons télévisés américains font des ravages dans les banlieues. Chaque mère gavée de *Santa Barbara* baptise (sic) sa fille Alison ou Paméla. Le calendrier des PTT offre ses prénoms français. Il ne faut pas sortir de là. C'est une question *de vie ou de mort* !

Quand je pense qu'il y a trente ans, le pauvre Eddy Mitchell n'avait pu prénommer son fils Gene, du prénom de son chanteur préféré Gene Vincent ! Aujourd'hui, le premier venu pourrait bien prénommer son moutard Michael-Jackson que

l'employé de mairie le retranscrirait sans sourciller. Cela rappelle les bonnes années du stalinisme, quand les enfants étaient prénommés Plan-Quinquennal ou Combinat-Sidérurgique, pendant que les Vladimir, les Ivan, les Pierre, étaient relégués en seconde position, si tant est qu'on les acceptât.

Ce n'est certes pas « correct », d'avoir des préjugés vis-à-vis de l'étranger, mais l'étranger ne doit pas créer le préjugé en s'affichant ostensiblement avec un prénom contraire aux traditions locales. Il n'y a rien de honteux à se prénommer Gaston, Raymond, Simone, Roger, Catherine ou Georgette.

J'ai prénommé ma fille Clotilde parce qu'une tante que j'aimais beaucoup et dont le souvenir m'est cher s'appelait Clotilde. Avec le recul, je comprends que je n'ai pas choisi ce saint prénom pour rien, que mon inconscient m'y a poussé. Revenez Marie, Jeanne, Blandine, Bernadette et surtout reviens, chère patronne de ma bonne ville, Geneviève, qui n'hésita pas à faire mourir Pompidou avant terme afin d'arrêter le saccage !

III^e PARTIE

SCANDALEUSE VÉRITÉ

*La culture, telle qu'elle a été
conçue jusqu'à présent, berne le
peuple et le méprise.*

Georges Haldas
Chroniques de la rue Saint-Ours

I

J'AI BIEN CONNU LA FRANCE

J'ai bien connu la France. J'ai connu ses villages. Le dimanche, l'église était pleine à craquer et, à la fin de la messe, une foule se répandait dans la rue principale en direction des boulangeries et des boucheries.

J'ai connu une France sans autoroute, où les départs en vacances étaient une aventure, quand deux cents kilomètres représentaient une très longue étape.

J'ai connu le tour de France, quand les épiciers écrivaient l'arrivée de l'étape et le classement général sur un petit tableau noir qu'ils plaçaient dans leurs vitrines.

J'ai connu les baignades en rivière, les locations dans les petits trous pas chers et les cinémas dans des arrière-salles de café ou dans des salles paroissiales. J'ai connu les films avec Curd Jürgens qui, dit-on, damait le pion à Jean Gabin.

J'ai connu les anciens combattants de 14-18, à la fois fiers d'avoir accompli ce qu'on avait exigé d'eux et dégoûtés que cela n'ait servi à rien.

J'ai connu les quartiers des villes où bourgeois et femmes d'ouvriers se côtoyaient au marché. J'ai connu les marchands de quatre saisons et leurs charrettes à bras. J'ai bu des grenadines en entendant prononcer des noms d'apéritifs aujourd'hui désuets : Saint-Raphaël Quinquina, Claquesin, Mandarin.

J'ai connu les triperies et les laiteries, le lait à la louche et la

bière au litre avec un bouchon à pression.

J'ai connu les loyers modérés et les reprises exagérées, les WC sur le palier, la toilette dans la cuisine.

J'ai connu les murs gris et lépreux, les drôles d'odeurs au fond de la cour, les minuteriers trop courtes.

J'ai connu les logements sans salon, juste une salle à manger avec une table imposante, bien au milieu de la pièce, sur un coin de laquelle on offrait l'apéritif.

J'ai connu les jeux radiophoniques, à vocation éducative et dont *Le jeu des 1000 francs* fut l'ultime survivance.

J'ai connu les cinémas de quartier, avec des actualités louant les réalisations françaises. J'ai le souvenir d'attractions sur scène, de prix d'entrée fort bas, de l'odeur de moleskine et des ouvreuses qui vaporisaient, à l'entracte, du désodorisant.

J'ai, en mémoire, les voix claires et justes de chanteurs de rue, accompagnés à l'accordéon, parfois par eux-mêmes.

J'ai bien connu la France quand les loisirs étaient des récompenses, quand on « mettait » la radio pour guetter son chanteur préféré ou sa chanson favorite, quand on attendait que les films sortis en exclusivité, plusieurs mois auparavant, passassent enfin près de chez soi.

J'ai bien connu la France quand les ouvriers chantaient des mélodies que tout le monde connaissait.

J'ai connu les autobus à plate-forme et les tickets jaunes et bleus que les contrôleurs glissaient dans un composteur portatif. Je me rappelle que, souvent, les poinçonneurs du métro ne poinçonnaient pas les tickets des militaires. Je me rappelle qu'on fit jusqu'à deux trous dans les tickets de métro, par souci d'économie.

Je me rappelle la fierté des parents dont le fils venait d'obtenir son diplôme de dessinateur industriel ou la fille un emploi dans les cartes perforées.

J'ai connu les banlieues quand elles étaient la campagne du pauvre, le repos du citadin, l'excursion des amoureux. J'ai vu, de mes yeux vu, derrière les pavillons en meulière, des cultures et des champs en friche.

J'ai bien connu cette France-là, quand on apprenait l'orthographe aux enfants, quand des générations entières s'écrivaient de longues lettres pour se donner mutuellement des nouvelles.

J'ai bien connu les défilés militaires, la garde à cheval paradant pour un oui ou pour un *nom*, et se rendant au Vel' d'Hiv pour les Nuits de l'armée.

Oui, j'ai bien connu ma France.

II

ÉLOGE DES BEAUFs

Sous les règnes de Georges Pompidou et de Valéry Giscard d'Estaing, la France connut une des périodes les plus noires de son histoire. À cette époque honteuse, les gouvernants n'avaient pas encore fait de la culture et de l'aide aux pauvres l'axe fondamental de leur politique, et le luxe insolent des classes moyennes était une insulte permanente aux Droits de l'Homme.

Le Français moyen – plus communément appelé *beauf* – était une personne bien nourrie qui pensait naïvement que vivre en France était une chance alors que l'Indochine, le Moyen-Orient et même l'Amérique latine étaient la proie des flammes, que les gardes-rouges transformaient les artistes en canards laqués, que le communisme, qui avait privé les peuples de liberté, ne leur assurait le pain qu'avec parcimonie et que les banlieues des grandes villes nord-américaines vivaient une véritable guerre raciale. Bien à l'abri dans les jardins de leurs résidences secondaires, ils contemplaient Rome en train de brûler. Leur tour de taille s'arrondissait pendant que celui des malheureux du Tiers-Monde s'amenuisait « à vue d'oeil ». Si, d'aventure, ils avaient daigné écouter les économistes, ils auraient appris qu'ils étaient complices de l'exploitation « éhontée » de ce pauvre Tiers-Monde, que chaque cacahuète avalée lors d'un apéritif était arrachée de la bouche avide d'un Biafrais.

Certes, ils ne le faisaient pas exprès ; ils n'étaient complices qu'« objectivement », mais qui ne dit mot consent.

Il faut insister sur cette pratique réactionnaire de l'apéritif, de l'apéro. Le beauf aime à se réunir, avec d'autres réactionnaires, pour déguster des boissons, le plus souvent anisées, en échangeant des vues sur la pluie et le beau temps et le mariage de la cousine Martine.

On a peine à la croire, mais quand il se livre à cette pratique, à aucun moment, l'avenir de l'humanité n'est l'objet de son attention et de ses interrogations. Le beauf a une conception ethnocentriste du monde, c'est-à-dire que sa vision des choses est réduite à ce qui se passe dans l'hexagone. Il s'intéresse surtout à son prochain, non pas un prochain philosophique, mais à ses proches : sa famille et ses amis. Parfois, pour donner le change, il copine avec des voisins d'origine étrangère, Maghrébins ou Portugais, mais ce n'est pas pour apprendre auprès d'eux les merveilleuses coutumes de leurs régions, c'est pour les corrompre idéologiquement. Il faut révéler ce scandale : dans les années soixante-dix, les beaufs ont fait boire des Arabes. Ce n'est pas du racisme ouvert, c'est pire ; c'est du racisme rampant.

À aucun moment, le beauf qui prend l'apéro ne songe que les cacahuètes et les olives qu'il ingurgite ont été payées à un cours inférieur aux exigences des pays producteurs.

L'apéritif est plus que réactionnaire, il est contre-révolutionnaire. On n'y refait pas le monde, on le défend. On trouve que la vie n'est pas si moche, que ça pourrait être pire, que ça l'a d'ailleurs déjà été, que les pères et parfois les grands-pères sont là pour témoigner ce que furent les deux

guerres et l'Occupation. L'Occupation est un très mauvais souvenir. Chaque jour, il fallait trouver à bouffer et cette activité était si prenante qu'on n'avait guère le temps de lutter contre le fascisme.

Pendant l'apéro, le beauf annonce qu'il va s'acheter une nouvelle voiture. Il explique à ses hôtes les raisons qui lui font préférer tel modèle à tel autre, exemple typique d'« aliénation ». On s'en doute, l'automobile du beauf est toujours l'objet de « soins attentifs ». Il se justifie de cette attitude en arguant que la bagnole, dont l'entretien coûte cher, doit durer le plus longtemps possible. En vérité, il refuse d'avouer sa « fétichisation » des biens matériels aux dépens des culturels.

Après l'apéro, le beauf passe à table. Dresser la liste des plats et de ce que leurs matières premières signifient comme exploitation de l'homme par l'homme relève du travail de bénédictin. Le beauf s'en moque. D'origine populaire, son inconscient collectif garde en mémoire les famines et il prend de l'avance.

Les femmes des beaufs se sont faites belles. Elles sont allées chez le coiffeur qui leur a fait une « mise en plis », une « permanente », pour plaire à leurs hommes. La législation sur le divorce a beau être rétrograde et le rendre assez compliqué, il faut, malgré tout, se protéger contre les jeunettes qui rendent les hommes inconstants. Il faut être féminine, avec de belles jupes qui moulent la taille, les hanches et les fesses ; avec des chaussures à talons hauts, qui mettent en valeur le galbe de la jambe ; avec un décolleté qui montre à chacun qu'on n'est pas Jane Birkin.

Après le repas, le beauf « met de la musique ». Peut-on appeler ça de la musique, d'ailleurs ? Il raffole de Charles Aznavour, Dalida, Mireille Mathieu, Michel Sardou, Claude François, Gérard Lenorman, Joe Dassin, etc., qui interprètent des chansons à la ligne mélodique facile et aux paroles « qui ne veulent rien dire ». Il en est même parmi eux qui affichent des idées ouvertement réactionnaires. Attention ! Michel Sardou, on vous tient dans le collimateur. Quant à vous, Gérard Lenorman, vous pensez peut-être que nous ne comprenons pas l'appel à voter à droite exprimée hypocritement dans votre *Ballade des gens heureux* ?

Le beauf n'aime pas la grande musique, ni l'opéra. Il en aime la partie dégénérée, l'opérette, et raffole de Luis Mariano, Georges Guétary, Lucien Lupi, Rudi Hirigoyen, Armand Mestral, et André Dassary, qui n'a même pas été fusillé à la Libération pour avoir chanté, à pleins poumons : *Maréchal, nous voilà !*

Le beauf éprouve une tendresse particulière pour un instrument bien français : l'accordéon. Or, des chercheurs de l'Université de Chicago l'ont prouvé : les trilles de l'accordéon stimulent la partie du cerveau où est situé le gène du nationalisme.

Le beauf regarde la télévision, c'est son plus grand crime. Il aime les émissions de Guy Lux, où l'on flatte les bas instincts du peuple, instincts encore plus caressés par les feuilletons américains.

La philosophie du beauf est simple : il tente d'aimer la vie, sans se soucier des grandes questions qui se posent à l'humanité en cette fin de siècle. Sa cécité devant les

problèmes de l'heure est inversement proportionnelle à son désir de jouissance. Son pastis, son cher Pastis, se boit additionné d'eau, une eau dont il dispose abondamment, alors que les populations du Sahel luttent pour en trouver. Heureusement que des associations dites « caritatives » s'en préoccupent. Elles sont l'honneur de l'Hexagone et préfigurent le grand mouvement humanitaire qui, vingt ans plus tard, portera des coups terribles à l'égoïsme national.

D'où vient le terme beauf ? De beau-frère, du beau-frère à qui l'on rend service parce qu'on a le sens de la famille et de la vie en communauté. Qui a peint le beauf dans son horreur physique, avec ses moustaches et son gros bide ? Un dessinateur extrêmement courageux qui n'hésite jamais à s'attaquer aux véritables ennemis du peuple : l'armée, la police et les curés, à l'exception toutefois de l'amiral Sanguinetti et de Gaillot.

Se souvient-on que les beaufs tenaient le haut du pavé ? Se souvient-on que leur idéologie était entièrement vouée à maintenir la droite au pouvoir ? Cela ne pouvait plus durer et, effectivement, cela ne dura pas. Le 10 mai 1981, la coalition anti-beauf avec, en tête, les Monsieur Propre, renversa la Bastille du pastis. Dans la coalition, les beaufs communistes renâclèrent, sentant bien qu'ils allaient perdre leur tranquillité, mais que faire quand le sens de l'histoire s'accélère ?

Le Grand Monsieur Propre, à la morgue savonarolesque, ne se rend pas dans une humble chapelle pour, écrasé d'humilité, remercier Dieu, voire lui demander pardon d'avance, il monte la rue Soufflot accompagné de ses chevaliers, mais c'est seul

qu'il pénètre dans le Saint des Saints laïque et jacobin : le Panthéon où ne se trouvent pas que des dépouilles de gens sensés...

C'est beau à voir, ces bataillons de la culture... mais, attendez... au premier rang, en robe rose, je ne rêve pas, c'est... mais oui, c'est elle, c'est Dalida ! Et un peu plus loin, c'est Pascal Sevran ! Alors, on prend les mêmes et on recommence ? Avec du vieux, on fait du neuf ! Il ne suffit donc pas de prendre le pouvoir, c'est une véritable révolution culturelle qu'il faut mener. Les Français ne peuvent pas continuer à lire Guy Des Cars et Henri Troyat, à écouter Serge Lama et à accrocher des lithographies de Carzou au-dessus de leurs commodes. Du passé, faisons table rase ! Vite, Buren ! Vite, Nouvel ! Vite, MC Solaar ! Aurons-nous le temps de changer les mentalités ?

Vanité des vanités... Le beauf tient le coup. Il doit cependant vendre sa maison de campagne et sa femme ne se rend plus chez son coiffeur que tous les quinze jours, mais il maintient son idéologie funeste et même exige que ses enfants étudient dans l'école de son choix, y compris une confessionnelle. Le beauf est semblable à tous les individus de tous les temps et de tous les pays : il veut travailler, en paix, et se consacrer à sa famille.

Ce programme, extrêmement pervers, continue de servir de *credo* au beauf. Il n'a été qu'à peine écorné par la grande lessive qui, convenons-en, a péché par pusillanimité. Si l'on ne veut pas revoir ce spectacle atroce de gens joyeux et profitant du bon temps, il faut continuer la révolution culturelle. La Culture ou la mort ! Nous vaincrons !

III

LE « TOUT-CULTUREL »

Les gens de la culture ne cessent de dénigrer les loisirs du peuple, mais finissent toujours par les étudier, ce qui est très mauvais signe. Les nains de jardins, les puits montés à partir de pneus empilés, sont l'objet de thèses. La méthode qui préside à leur élaboration est, selon la mode, marxiste, psychanalytique (mais seulement freudienne), structuraliste, etc. Les retraités qui étaient jusque-là considérés comme des demeurés parce qu'ils posaient un chat en faïence sur l'auvent de leur bicoque, deviennent d'authentiques représentants de l'art populaire.

Si les honnêtes travailleurs décorent leurs jardins d'une manière qui ne répond pas toujours aux exigences du bon goût, c'est tout simplement parce qu'ils ne sont pas satisfaits des châteaux de leurs maîtres. Les maîtres avaient du goût, jadis, et les employés de maison, les domestiques, s'en imprégnaient. Aujourd'hui, un homme du peuple n'a pas envie que sa maison ressemble à un *loft* de publicitaire.

Après mai 68, le moindre bavard expliquait gravement que, dans la société, « tout est politique ». Le cuistre certifiait que son stylo, son pommeau de douche, la dent en or de sa tante et jusqu'à l'air respiré, « étaient politiques ». Le message, mal ciblé, passait mal. Le Tout-politique éloigne le populo qui méprise absolument les concepts. Le Tout-culturel passe mieux. C'est effectivement mieux accepté, quand le même

bavard – avec des cheveux gris – explique qu’un stylo, un pommeau de douche et la dent en or de la défunte tante sont culturels. Voilà l’interlocuteur projeté dans l’univers des signes. Le brave homme, qui se souvient – vaguement – que monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir, comprend tout à coup qu’il fait de la culture, mais qu’à la différence de monsieur Jourdain, il le sait.

Fatale glissade ! Non seulement il est devenu l’Homme culturel, l’Homme nouveau tant cherché par les communistes, mais en plus il devient un militant, un prosélyte. Tout le monde peut et doit accéder à la culture. Hélas, un obstacle terrible se dresse devant l’Homme nouveau assoiffé de culture : l’argent. Il paraît que la culture est chère.

Ce qui manque le plus, ce n’est pas l’argent, mais le temps nécessaire au désir. Émile Pouget, spécialiste en sabotage dans les usines, écrivait : « Si dans les ateliers et les usines capitalistes, il y a des prolos qui ne veulent pas en foutre une latte, c’est très compréhensible : le travail leur est imposé et, la plupart du temps, le métier qu’il faut faire les dégoûte. »

[\[31\]](#)

Quand le prolo rentre d’un boulot sans intérêt, il n’a pas envie de lire Marguerite Yourcenar...

La seule remarque vraie, sans appel, est si scandaleuse qu’on ne peut la proférer sans être immédiatement recouvert par les insultes : non seulement, en France, la culture n’est pas chère, mais elle est quasiment gratuite !

IV

LA CULTURE N'EST PAS CHÈRE !

L'activité culturelle la plus simple, la plus enrichissante, la plus agréable et, de plus, totalement gratuite, est la promenade pédestre, à condition, bien sûr, d'ouvrir les yeux.

Le but de la promenade n'est pas seulement de voir des architectures ou des paysages chatoyant à l'oeil. « L'oeil ne se rassasie pas de voir » dit l'Ecclésiaste, mais l'oeil n'est que l'instrument. La promenade a pour but ultime d'offrir des données à l'inconscient. Par les leçons qu'il tire de nos marches et des spectacles qu'elles nous offrent, l'inconscient prépare, à notre insu, une nouvelle compréhension des phénomènes, un enrichissement généralisé de nos sensations et un approfondissement de nos thèmes de prédilection. Se promener dans une infâme ville nouvelle est, certes, ô combien désagréable à l'oeil, mais tout aussi instructif, sinon plus que dans une ancienne.

La promenade, quel qu'en soit le prétexte, est la meilleure méthode de connaissance. Elle ne contredit pas les visites qu'elle occasionne, toujours gratuites, dans les églises placées miraculeusement sur le chemin. Les églises, les cathédrales, les chapelles constituent le plus grand ensemble de musées gratuits. La désaffectation et les vols qui en ont découlé ont amené les autorités ecclésiastiques à les fermer à clé, mais il en reste tant... Certaines cathédrales ou parties de cathédrales sont payantes, mais à un prix si bas...

Les églises ne se visitent pas seulement pour l'architecture, les vitraux ou les peintures, elles se visitent pour connaître l'âme humaine. Il faut se rendre à Saint-Étienne de Montrouge, construite entre 1863 et 1870, et située au carrefour Alésia (Paris XIV^e). Au fond, derrière le chœur, des mains de paroissiens ont griffonné, maladroitement, à même la pierre, leurs implorations à sainte Rita pour retrouver l'affection de leurs amours respectives. Marcel veut que Monique revienne et Suzanne attend le retour de Roger. Le premier qui ose en rire reçoit mon poing dans la gueule !

Dans un registre plus artistique, l'église Saint-Sulpice, décor du *Là-bas* de Huysmans, présente, en permanence, trois tableaux de Delacroix. Un commutateur électrique, indiqué par une flèche, permet d'admirer les oeuvres en meilleure clarté. On est prié de fermer l'électricité en partant.

L'entrée des musées, paraît-il, est payante. Certains sont gratuits et les autres exigent une somme si dérisoire que *tout le monde* peut « accéder à la culture ». Une fois pour toutes, le prix d'entrée moyen d'un musée est de vingt francs. Je rappelle qu'une boisson gazeuse, un jus de fruit ou une eau minérale, coûtent, au minimum, quinze francs en salle. Avec la somme déboursée dans une tournée d'apéros, on a largement de quoi offrir l'entrée à une famille dans le musée qui leur plaira. Si c'est une « nombreuse », elle bénéficiera de réductions, tout comme les personnes âgées et les étudiants. Le prix global d'entrée pour tous les musées de Paris (près de cent !) s'élève à moins de deux mille francs. Il est possible de visiter tous les musées de Paris en un an pour 165 F par mois ! Bien des fumeurs ont des budgets-tabac supérieurs.

Les livres sont prêtés quasi gratuitement dans les bibliothèques de prêt, les municipales comme celles des comités d'entreprise. On trouve maintenant trois collections de poche à 10 F l'exemplaire ! Il faut cela quand on songe aux masses de fric dépensées pour louer ou acheter des cassettes vidéo. Monsieur Remi C..., délégué du personnel (CGT) et chargé de la bibliothèque de son entreprise, m'a révélé que, depuis l'ouverture d'une vidéothèque, la bibliothèque a perdu pratiquement tous ses utilisateurs. Il va de soi que ce n'est ni *Le Cuirassé Potemkine*, ni *Citizen Kane* qui font l'objet des choix du personnel. Au demeurant, que le populo se pinte au pastaga et visionne *La Grande vadrouille* m'est complètement égal.

Le cinéma est cher ? Jamais, si le film est bon. Deux remarques cependant : 1) la Cinémathèque (plus qu'une salle à Paris) coûte 28 F la place ; 2) France 3, chaîne du service public, propose un ciné-club de qualité, mais, il est vrai, à un horaire tardif.

On ne compte plus les théâtres qui offrent des abonnements faisant baisser notablement le prix des places. L'Opéra est cher, mais pas au promenoir. Quand on aime, on ne regarde pas à l'effort. La culture, c'est comme la Légion, faut en baver ! Les concerts dans les églises ne coûtent guère plus de 130 F. Les concerts à la Maison de la radio rétablissent l'équilibre financier mis à mal par l'opéra.

Donnez-moi un jeune ouvrier, assoiffé de connaissance, et je le cultive pour moins de deux cents francs par mois. Je lui propose une exposition ou un musée par semaine, deux classiques de la littérature par mois, un concert et un bon film

au minimum par mois. Évidemment, il faudra supprimer le sport. Est-ce cela la cherté de la culture ? S'il tient le rythme, en un an, il voit cinquante-deux expositions ou musées, lit plus de vingt classiques de la littérature, entend une bonne dizaine de concerts, voit presque autant de classiques du cinéma et du théâtre. En vingt ans, il devient une espèce rare, en voie de disparition : un amateur.

Je n'aborde pas la redoutable question du choix des programmes. Le jeune prolo a parfaitement le droit de bâiller à la lecture de textes abscons, pour ne rien dire de la musique contemporaine. C'est toujours un peu râlant de voir les mannes déversées sur des gens sans grand talent. Il ne faut pourtant pas remettre le principe de la subvention en cause car elle a toujours existé. Quand Gaston Gallimard publie systématiquement Jouhandeau qui vend tout juste ses cinq cents exemplaires, il le *subventionne*. La même somme d'argent est sur la table, toute la question est de savoir qui va remporter la mise. Il existe mille et un moyens de collecter les fonds et de les distribuer. Bernard Shaw en propose un fort original : « j'ai demandé maintes fois aux Londoniens pourquoi ils payaient une demi-guinée pour aller au théâtre alors qu'ils peuvent entrer gratuitement à Saint-Paul ou à Westminster Abbey. Leur seule réponse possible est qu'ils veulent voir quelque chose de nouveau et éventuellement quelque chose de pervers ; mais les théâtres déçoivent en général ces deux espoirs. Si jamais une révolution fait de moi un dictateur, je créerai un lourd droit d'entrée pour les églises. Mais toute personne payant à la porte de l'église recevra un ticket lui donnant l'entrée libre à une représentation du théâtre de son

choix. Ainsi, les charmes sensuels de la liturgie de l'église viendront subventionner les vertus plus sérieuses du drame. »

Chaque artiste a rencontré des soi-disant amateurs qui cherchent à se faire offrir une oeuvre. Chaque artiste a succombé au moins une fois et a offert un livre ou, ce qui revient plus cher, un dessin, à un écornifleur qui se fiche complètement de l'oeuvre, mais qui se repaît de l'avoir obtenue à l'oeil. Les livres donnés sont rarement lus. La gratuité est un leurre. L'homme ne s'intéresse qu'à ce qui lui coûte. Si, demain, l'entrée dans les musées coûtaient cent francs, il n'est pas dit qu'il y aurait moins de visiteurs, mais, assurément, moins d'âneries seraient proférées.

V

COMMENT ON DEVIENT CULTIVÉ

L'accès à la culture est déterminé par une influence et une volonté. L'influence d'un instituteur qui décèle en vous des dons, qui fait de vous le chouchou honni des autres ; de parents qui vous traînent, bon gré mal gré, voir des oeuvres d'art auxquelles on n'attache guère d'intérêt ; d'amis qui vous ordonnent la lecture d'un livre qu'on croit barbant ; d'un père ou d'une mère qui garde du temps pour vous lire, à haute voix, des contes ou des romans populaires. Ce qui donne envie de lire à un enfant, c'est de voir ses parents lire et faire de même par mimétisme.

À partir du moment où « les conditions objectives sont réunies », le gosse prend le pli, il récidive, il lit, il est dans le piège, il ne s'arrêtera plus.

Mais lire n'est pas être cultivé. Le jeune lecteur ne doit pas lire seulement parce qu'il aime qu'un auteur adroit lui raconte des histoires, il doit lire parce que cet exercice cérébral, cette gymnastique de l'esprit, le transforme, insidieusement, petit à petit, en curieux. C'est la curiosité qui donne l'envie de se cultiver. Curieux est synonyme d'amateur. L'amateur qui se donne pour ambition la connaissance et pour moyen la curiosité est le véritable homme de culture.

On va vers la culture comme on va vers Dieu. Soit on attend qu'un être anthropomorphe vous rende visite, soit on cherche le chemin vers l'*Aïn-Soph*, vers l'infini et l'inconnaissable. La

seconde solution est d'autant moins facile que la route n'est pas balisée.

On mesure que les prix réduits, les entrées gratuites et les subventions sont dérisoires à l'aune du formidable processus d'individuation qui anime l'être humain dans son désir profond de connaissance du Soi.

La culture sert la connaissance, mais elle ne peut avoir elle-même pour unique objet. Quand un individu, à la fois conscient et inconscient, désire intimement en savoir plus, tout en ignorant la nature exacte de ce but, il n'est pas loin d'opérer en lui des transformations qui feront de lui un amateur, puis un homme vraiment cultivé, puis, peut-être, celui-qui-sait.

L'homme de désir, qui tend de toutes ses forces spirituelles vers la connaissance, n'a pas de comptes à rendre à un adjudant de la culture. Il n'a pas à présenter une liste récapitulative de ses lectures et sorties. Ce serait bien dans l'esprit du temps que les fonctionnaires nous collassent d'autorité un livret de culture, comme il existe des livrets de famille et des carnets de santé. À chaque année son quota, avec tant d'Opéra, tant d'expos et tant d'églises romanes. Visites obligatoires, pourboires conseillés.

Fonctionnaires de la culture, laissez les petits enfants venir d'eux-mêmes à ce qui les émeut !

VI

PORTRAIT D'UN VRAI LECTEUR

Messieurs Remi C... et Philippe P... sont de vrais lecteurs. Leurs souvenirs d'enfance sont indissolublement liés aux livres. Il est vain de leur demander le lien, subtilement ténu, entre cette enfance remplie de contes et l'aujourd'hui où ils lisent comme ils respirent. Ce dont ils se souviennent, c'est qu'ils ont aimé, très jeunes, pénétrer dans une librairie pour s'y frotter aux rayons. Ils n'aiment pas le livre seulement pour le lire, mais pour le toucher, le palper, le humer. Qui n'aime pas le papier n'aimera jamais le livre.

Il n'y a pas si longtemps, Remi et Philippe avaient des opinions politiques. Ils furent même « engagés », mais au plus fort de leur intolérance, ils n'en lisaient pas moins – non sans perversité – des auteurs professant des opinions inverses des lecteurs. Un vrai lecteur est, malgré lui, tolérant.

Remi C... et Philippe P... ne sont pas riches. Leur salaire est *moyen*, mais ils ont souvent « craqué » parce qu'une quatrième page de couverture, maligne, avait capté leur curiosité. Philippe, fonctionnaire, bénéficie d'un logement dont le loyer est « aidé ». Il économise ainsi une somme qu'il reverse intégralement dans son « budget culture ». Qui dit mieux ? Je n'ai jamais entendu Remi et Philippe se plaindre du prix des livres, sauf pour regretter de n'en pouvoir acheter plus. Sont-ils des pigeons ? Je crois qu'une voix leur souffle que l'argent dépensé, retournant dans le circuit, servira à

éditer d'autres livres. Ils savent que les vrais éditeurs ont des danseuses, des livres qui ne font pas leurs frais mais qu'ils sont heureux de publier.

Quand Remi et Philippe pénètrent dans une librairie, ils se sentent en complète harmonie avec Ali-Baba pénétrant dans sa caverne. Ils salivent devant les piles et les rayons. Ils savent qu'ils ne pourront tout emporter, mais ils le rêvent. En attendant des jours meilleurs, ils fouillent, fouinent, dénichent. Ce n'est pas à la culture convenue que s'adresse leur intense curiosité, c'est aux « machins », comme disait Malraux, à ces livres inclassables, ni romans, ni essais.

Au moment de payer, ils se sentent plus libres. Cette culture n'appartient qu'à eux, ils se la sont offerte, avec leur fric gagné à exécuter des tâches sans grand intérêt et l'amour de la littérature, inversement proportionnel à ce qu'ils éprouvent à l'égard de leur gagne-pain, est leur récompense. Remi et Philippe ne doivent rien à personne, à aucun ministre, à aucun fonctionnaire, à aucun bureaucrate.

S'il est vrai que comme on fait son lit, on se couche, alors la fin de vie de Remi et Philippe sera exemplaire. Leurs dernières années, quoi qu'il arrive, ne seront pas solitaires. Ils les passeront avec tous les bons auteurs et leurs personnages qui les ont, déjà, aidés à vivre.

J'ajoute que Remi et Philippe aiment bien manger, les boissons fortes et les femmes. Cela pour couper court aux lieux communs sur les rats de bibliothèque poussiéreux et sentant le moisi.

VII

PETIT ÉLOGE DU LIVRE ET DE LA LIBRAIRIE

Il existe un moyen de communication, un *média*, qui ne consomme pas d'énergie, ne pollue pas, et qui peut servir un grand nombre de fois, surtout si l'on en prend soin. De taille réduite et d'un faible poids, il peut suivre son possesseur, dans les transports en commun ou sur la plage. L'utilisateur s'en sert au gré de son désir et le pose quand il veut. Il en existe, disponibles, des dizaines, voire des centaines de milliers. C'est, bien sûr, le livre.

Et le livre, où le trouve-t-on ?

Dans différents endroits, mais surtout dans des échoppes spécialisées appelées librairies. Leur entrée est libre, c'est-à-dire gratuite. Le libraire propose les volumes en place, soit parce que ce sont des nouveautés, soit parce qu'ils constituent le *fond*, mais il est habilité à commander tout ouvrage disponible, qui sera livré après une brève attente. Un libraire est là pour conseiller, pour orienter une recherche. Par la suite, si une relation de confiance s'établit, il est possible de s'en remettre à ses suggestions.

La librairie, en général, est un lieu plutôt silencieux, sans fond sonore. Personne n'oblige à choisir trop vite.

La librairie est l'équivalent, certes atténué, de l'atelier de l'alchimiste, du lieu magique où un vieux kabbaliste compulse ses grimoires. C'est un lieu profane, mais qui possède son mystère et ses clés.

Chaque jour qui voit une librairie tenir le coup, ne pas fermer boutique, augmenter son chiffre d'affaires, est une victoire contre la modernité.

VIII

AMATEUR OU PROFESSIONNEL

Les marchands d'art ont plus d'un point commun avec ceux de l'immobilier. Ces deux professions ont eu leurs heures de gloire, récemment et conjointement, à la fin des années quatre-vingt, et ont connu la roche tarpéïenne dans la foulée. Ce fut une partie de chaises musicales. À la fin, les petits malins étaient assis et les pigeons debout, avec leurs rossignols, logements mal situés et tableaux décotés. Entre temps, d'autres pigeons, les acheteurs, se retrouvaient avec des appartements surévalués ou des peintures de Basquiat et Combas, farceurs sans le moindre talent, fût-ce décoratif.

J'ai sur mes murs une cinquantaine d'oeuvres, peintes ou en trois dimensions. Je les ai choisies sur un seul critère : mon goût. Certaines m'ont – temporairement – ruiné, d'autres ont été acquises à des conditions très raisonnables. Si je devais m'en séparer, je n'en tirerais pas l'argent que j'y ai consacré. C'est justement pour ça que je les garderai toujours, parce qu'elles ne représentent pas un placement, parce que je ne les ai pas achetées pour en constituer un. Elles se contentent d'être là, me renvoyant mon histoire, ma personnalité au moment de l'acquisition. Elles forment un tout organique parce que les lie entre elles : mon éclectisme. C'est au gré de sensations, de goûts vifs, d'impulsions que la collection s'est constituée.

Je ne dis pas que, si j'en avais les moyens, je ne m'offrirais

pas ce qu'il y a de plus beau à *mes yeux* : Fragonard, Watteau, Manet, Degas, Monet et Cézanne dans leurs dernières années, le cubisme primitif des années mille neuf cent [\[32\]](#), Delaunay, Léger, Guerasimov [\[33\]](#), etc. Je sais seulement que leur tarif m'est inabordable et je me contente de les admirer dans les musées. Je n'éprouve aucune jalousie vis-à-vis de celui qui en possède, même si c'est pour blanchir de l'argent.

Si mes tableaux sont bien chez moi, c'est que j'ai appliqué un principe contraire à notre époque qui veut de la culture partout. Les oeuvres de ma collection sont décoratives.

Les amateurs sont plus rares que les visiteurs des grandes expositions. Parmi mes visiteurs, j'ai de tout pour faire mon monde. Quelques-uns ne manquent pas une « expo ». Bien peu regardent ma collection. Un amateur d'art se reconnaît instantanément. Quand il pénètre dans un salon où se trouvent accrochées des toiles, il s'y rend immédiatement, comme attiré par un aimant, alors que les autres n'y font guère attention. Voilà des gens qui n'apprécient la peinture que quand elle se trouve dans une salle d'exposition institutionnelle. Comme si mon logement, aux dimensions modestes, n'était pas une salle d'exposition tout autant respectable !

La première fois où Jean Dutourd me rendit visite, il se colla tout de suite le nez aux oeuvres accrochées, cherchant la pâte, la matière. Il est vrai qu'il se destina, originellement, à la peinture. Vladimir Dimitrijevic, lui aussi, la première fois, regarda les oeuvres avant toute chose. Sa curiosité le porta prioritairement vers les petits formats parce que, dit-il : « C'est dans les petits formats qu'on voit le mieux les qualités

du peintre. » La plupart du temps, c'est le contraire. Je ne critique pas les charmants amis qui s'en fichent, au contraire, qu'ils se forcent me navrerait davantage.

J'aime bien les gens du peuple qui ne cherchent pas à être quelqu'un d'autre que ce qu'ils sont. Un calendrier des postes, une assiette bretonne, un souvenir du casino de Biarritz reproduit sur une plaque de bois peint, une photo de famille luxueusement encadrée, un brochet de concours taxidermisé sont des choses animées possédant une âme et ont droit à la meilleure place d'exposition d'un logement de travailleur. Ces objets ne sont pas là par hasard. Ils sont la manifestation profonde d'un lien invisible qui relie les générations, la conscience d'appartenir à une famille, d'être le maillon d'une chaîne entre le premier homme sur terre et celui à venir. « Pour l'homme, la question décisive est celle-ci : te réfères-tu ou non à l'infini ? Tel est le critère de sa vie », dit Jung [34]. L'art c'est l'infini, plus exactement la partie de notre âme qui est en relation avec l'infini. Cela ne regarde que l'individu, y compris celui qui fait trôner, majestueusement, une biche au bois au-dessus de son buffet, et cela ne concerne pas le consommateur, même celui-qui-ne-rate-pas-une-expo.

Jamais autant qu'au XVIII^e siècle, en France, on ne sut mieux être un amateur. Tout amateur se réfère automatiquement à cette « période dont aucun vice ne parvient à masquer l'art, à faire oublier l'élégance, l'affinement, l'esprit gentilhomme, et, plus encore, l'esprit cavalier, qui succédèrent au chevaleresque. Période dont le monde entier doit être reconnaissant aux Bourbons, comme à ces ordonnateurs des grandes époques : le siècle d'Aménorrhés

IV, de Périclès, le XIII^e siècle français de Saint-Louis, la Renaissance, de Léon X, le siècle un peu lourdaud de Louis XIV. » [\[35\]](#)

Les amateurs perpétuent le souvenir et entretiennent la flamme du goût. Les autorités ne les consultent jamais quand il est question de construire ou de décorer des bâtiments à vocation nationale. Cette tâche, qui nécessite des âmes nobles, est, en général, confiée à des cuistres sans goût, sans mémoire, parce que sans passé et sans histoire.

IX

RENDEZ-NOUS CORNU !

Il y a quelque temps, je visitais, en compagnie de Jean-Cyrille Godefroy, l'église Sainte-Marguerite, dans le XI^e arrondissement. Cette église, fondée en 1627, possède une stupéfiante chapelle des âmes du purgatoire, revêtue de peintures en trompe-l'oeil, dues à Antonio Brunetti. Elle est fort riche en tableaux du XVII^e siècle. C'est également là que fut enterré Louis XVII [\[36\]](#). Comme il n'y a plus de bedeau depuis belle lurette, nous nous adressâmes à une femme siégeant dans un « bureau d'accueil ». Fort aimablement, elle prit son trousseau de clés, ouvrit des portes et nous désigna le tombeau présumé. Nous nous recueillîmes devant ce témoignage de la barbarie démocratique et, en retournant à l'accueil, nous préparâmes de la monnaie (pas loin de cinquante francs, tout de même) que nous proposâmes de glisser dans le tronc des pauvres. La femme nous répondit :

« Non, pas dans le tronc des pauvres, plutôt dans celui destiné à l'entretien de l'église. »

Elle avait bien raison, cette brave femme. Des pauvres, il y en aura toujours, tandis que des belles églises...

La laideur est partout et ne cesse de s'étendre. Le monde est de plus en plus laid et rien n'arrête cette marche à l'horreur. Et la France ? Est-elle condamnée à voir ses villes grossir jusqu'à se toucher les unes aux autres ? Est-il impossible d'arracher les panneaux publicitaires qui ne

servent à rien, rendus inutiles par leur seule prolifération ? D'un coup de tronçonneuse géante et magique, ne peut-on ramener tous les immeubles à six étages maximum ? Nos beaux villages, nos jolis centre-villes sont-ils désormais des îlots entourés d'erreurs ? Des réserves indiennes auxquelles on accède à travers une forêt vierge de bretelles d'autoroute ?

Je suis fort distraitemment les campagnes électorales, y compris les présidentielles, me promettant toutefois de soutenir, *quels qu'ils soient*, le ou les candidats qui placeraient, « au coeur du débat », la question primordiale, essentielle, de la beauté, et, chose exceptionnelle, de leur apporter ma voix. Il va sans dire que je m'abstiens. Sans doute les « responsables de la communication » ne jugent pas cette question fondamentale. Pourtant, dire aux Français : « Depuis trente ans, les différents gougnaftiers qui ont dirigé la France [37] ont salopé ce pays avec une ardeur et un prosélytisme qui, en d'autres temps, leur auraient valu, au mieux, la camisole de force. Nous allons changer radicalement cela, raser ce qui est laid, ouvrir des souscriptions – déductibles des impôts – pour raser la tour Montparnasse et la pyramide du Louvre. Des règlements draconiens et des châtiments terribles seront désormais le pain noir des architectes et des urbanistes », aurait touché l'être le plus intime de chacun et transformé les élections en plébiscites.

Si les protecteurs du patrimoine étaient francs, ils avoueraient haut et fort que la protection n'existe que parce qu'on ne sait plus rien édifier de beau. Personne n'est dupe : chacun sait que la tour Montparnasse durera moins longtemps que l'Hôtel des Invalides. Encore que, dans une frénésie de

sauvegarde, les pouvoirs culturels ont tenu à classer l'hôtel du nord, quai de Jemmapes, bâtie sans le moindre intérêt architectural, sous le fallacieux prétexte qu'il constituait le décor d'un film tourné entièrement en studio ! La vilaine tour de la rue Croulebarbe, édifée en 1960, a été classée. Il est vrai qu'elle a un avantage : située en déclivité du terrain, elle n'est pas visible depuis la place d'Italie. Alors d'accord, gardez celle-là, mais rasez toutes les autres !

En attendant ce jour où les écoles d'architecture et de peinture reviendront aux sains préceptes du classicisme, avec, notamment, l'étude du dessin par le nu vivant, il faut se battre, pied à pied, ne rien céder, hurler, trépigner, être d'une constante mauvaise foi pour conserver le beau et éviter le laid.

A-t-on besoin, pour ça, d'un ministère de la Culture ? Et, surtout, d'un ministre qui n'y connaît rien ? M. André Cornu (1892-1980) fut nommé le 11 août 1951 secrétaire d'état aux Beaux-Arts, date historique de réapparition de ce secrétariat. D'après ce qu'on en dit, monsieur Cornu, de l'institut, n'était pas un homme d'une culture telle qu'il pût donner son avis sur tout. C'est ce qui fit son génie. Il appliqua strictement son programme de secrétaire aux beaux-arts et non à la culture. Il laissa les peintres peindre, les couturiers coudre et les cinéastes filmer. Il se consacra à sauver Versailles et Vincennes et ne dédaigna pas non plus les châteaux de la Loire.

C'est un nouveau Cornu qu'il nous faut ! Un secrétaire d'état aux Beaux-Arts qui surveille et traque impitoyablement toute tentative criminelle d'adjoindre une tour de verre à un édifice millénaire [38]. Toutefois, il serait judicieux de le doter

d'un exécutif, d'un corps de soldats du beau (il y a bien des soldats de la paix !) habilités à rosser les urbanistes, à utiliser la dynamite et à infliger de ruineuses amendes.

X

ON A RAISON DE SE RÉVOLTER !

Les modernes ne nous dominent que par notre propre pusillanimité. Les cuistres n'ont pas l'habitude qu'on leur résiste. Qu'on s'écrie, devant les horreurs et les absurdités qu'ils nous imposent : « Le roi est nu ! Ça ne marche plus », et ils trembleront comme des feuilles, tout en nous présentant comme des passéistes.

La modernité a remporté nombre de victoires depuis trente ans, mais à chaque fois que ses opposants se sont vraiment comptés, qu'ils ont vraiment fait parler leur coeur et leur bon sens, l'hydre moderne a reculé.

Les cuistres ont reculé honteusement quand ils ont voulu restreindre les droits de l'École libre, au bénéfice de l'Éducation Nationale, dont les échecs se multiplient pourtant comme les grains de riz sur un échiquier.

Les cuistres se sont couverts de ridicule quand ils ont décidé une réforme de l'orthographe qui ne reposait sur rien, projet insensé de bureaucrates mettant le feu à la seule forêt encore à peu près sauvegardée.

À force de faire antichambre, de benoîts défenseurs de la langue française, regroupés dans leurs associations, ont imposé l'idée d'une loi pour la protéger. Malgré les altérations dont elle a été victime à cause des parlementaires socialistes, la loi n° 94-665 du 4 août 1995 permet désormais d'emmerder le monde et en premier lieu et au premier chef les publicitaires,

coupables d'exposer sciemment des fautes d'orthographe pour attirer l'attention, ce qui prouve au moins qu'encore bien des Français savent lire.

Le caractère français est fait de bon sens paysan et de gouaille parisienne ; la patience, mais aussi la colère. Au moment de prendre congé, l'auteur qui craint par-dessus tout d'être un homme utile, n'en éprouve pas moins le désir de livrer à la méditation du lecteur une pensée forte, attribuée à Flaubert, qui indique la marche à suivre pour en finir avec la modernité : « Je ne comprends rien en politique, hormis l'émeute. »

UN UNIVERS D'INSTITUTEURS

L'Éducation Nationale ressemble de plus en plus à une planche à billets devenue folle. On peut également la comparer à une armée sud-américaine, pléthorique, hypertrophiée, ne vivant plus que pour elle-même et ses avantages, mais gardienne intraitable de l'ordre social.

L'armée de certains pays d'Amérique latine et l'Éducation Nationale sont en position de coup d'État permanent. Elles montent la garde morale avec des moyens différents mais identiques sur le fond.

Je préfère une armée sud-américaine. Comme dans toute armée en temps de paix, la paresse y règne, l'alcool stabilise et la chaleur dissuade. Avec l'armée des instituteurs, le public n'est jamais laissé en repos. Certes, durant le temps de l'enseignement obligatoire, les élèves sont peu à peu livrés à eux-mêmes, mais dès qu'ils sont devenus réellement adultes, dès qu'ils ne s'avachissent plus sur les bancs des classes, alors plus personne n'est à l'abri des interrogés écrites ou orales, des révisions et des exams. On dit que l'École n'enseigne plus la morale, mais elle le fait en dehors des classes. Le moindre événement, même anodin, devient prétexte à une gigantesque leçon. Supposons qu'un journaliste, en fouillant la poubelle de M. Olsen, chef d'orchestre norvégien, découvre avec horreur que dans les années quarante, ce dernier ait été cuistot de

Quisling. L'École se met en branle pour expliquer au public : 1) l'histoire abrégée de la Norvège ; 2) la vie de Quisling ; 3) le caractère nocif de la cuisine norvégienne en temps de guerre et 4) poser la question essentielle : pourquoi Olsen n'a-t-il pas craché dans la soupe de Quisling quand il la lui préparait ?

On croit que ces choses-là n'arrivent qu'aux autres. En réalité, elles *peuvent* arriver à tout un chacun. L'institut a le bras levé en permanence, prêt à fondre sur l'élève qui somnole. Autrefois les professeurs préféraient les cancre endormis aux élèves indisciplinés. Le bon sens le commandait : on ne fait pas la classe pour tout le monde. Aujourd'hui le bon élève est le fayot, enfin récompensé pour dénoncer ses camarades.

La nouvelle école a repris une bonne vieille méthode de l'ancienne : les résumés à apprendre par coeur, maintenant imprimés dans les journaux, mais elle n'est pas encore parvenue à fonder la société de l'école permanente.

Quand on en fait trop, souvent, on n'en fait pas assez. Nous ne sommes pas encore interpellés dans la rue ou les transports en commun, dans les boutiques ou les files d'attente des spectacles, pour une interro volante. Nous devrions pourtant être prêts à tout instant à être interrogés sur des sujets aussi divers que l'Inquisition ou l'Impressionnisme. À propos des transports en commun, une bonne réponse convenue pourrait dispenser de titres de transport ou se faire pardonner de ne pas en présenter, le but n'étant pas l'équilibre financier de la RATP, mais l'harmonie de la société multiculturelle.

Je me souviens de mon premier jour d'école : je regardais les élèves s'agiter dans la cour de récréation en criant beaucoup et je me mis à pleurer. J'entrais au bain mais, au

moins, la relative discipline – les « bras tendus », les blouses grises, etc. – nous préparait au Service militaire. Quand il m'arrive de faire un cauchemar, je suis toujours à l'école, jamais à la caserne.

La société néo-communiste modifiée par le CAC 40, c'est l'école de la caserne.

A. P.

24 / III / 2000

© Copyright 1998, 2000, 2002 & 2004 by Éditions L'Age d'Homme,
Lausanne, Suisse.

*Catalogue et informations : écrire à L'Age d'Homme, CP 32, 1000 Lausanne 9
(Suisse) ou 5, rue Férou, 75006 Paris (France)*

www.agedhomme.com

Achevé d'imprimer en mai 2004

sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery

58500 Clamecy

Dépôt légal : mai 2004

Numéro d'impression : 405040

Imprimé en France

ISBN : 9 782825 119198

notes

- [1] *Humeurs et humour du Général*, Philippe Ragueneau.[\[Ret\]](#)
- [2] *Journal littéraire*, 14 mars 1938.[\[Ret\]](#)
- [3] Belleville, Butte-aux-Cailles, Chaillot, Étoile, Montmartre, Montparnasse, Montagne Sainte-Geneviève.[\[Ret\]](#)
- [4] Seul le vin de Suresnes est encore commercialisé quoique – on s'en doute – en faible quantité.[\[Ret\]](#)
- [5] *Quelques réflexions sur la singularité d'être Français*.[\[Ret\]](#)
- [6] Louis Chevalier recommande chaudement la lecture des *Mémoires* de Maurice Chevalier, notamment le tome I qui traite des « rapports sociaux » à Belleville d'une manière à rendre jaloux un membre appointé du CNRS.[\[Ret\]](#)
- [7] 1765.[\[Ret\]](#)
- [8] Lire *Histoire du vandalisme* de Louis Réau, édition augmentée par Michel Fleury et Guy-Michel Leproux. Éditions Robert Laffont, collection *Bouquins*, 1994.[\[Ret\]](#)
- [9] Petit journal des expositions n° 17, du 16 novembre 1974 au 3 février 1975.[\[Ret\]](#)
- [10] David, dont l'oeuvre impériale est plus amusante, mérite notre respect. Il a protégé Fragonard, en lui trouvant un logement et en le faisant pensionner. Qui sait si, sans cette haute protection, un des plus grands peintres de tous les temps et tous les horizons n'aurait pas subi le martyre à la mode ?[\[Ret\]](#)
- [11] *Frère Gaucher ou le voyage en Chine*, L'Age d'Homme.[\[Ret\]](#)
- [12] *Journal littéraire*, 23 décembre 1936, *Mercure de France*.

[Ret]

[13] Id., 27 août 1937.[Ret]

[14] Id., 14 mars 1938.[Ret]

[15] Le Seuil. Toutes citations suivantes extraites de l'ouvrage.

[Ret]

[16] Sans doute la vraie raison pour laquelle il fallait
« apprendre les départements par coeur ».[Ret]

[17] Il existe ![Ret]

[18] Ecclésiaste I-9.[Ret]

[19] *Mémoires d'outre-tombe*, 2^e partie, livre septième, 6.

[Ret]

[20] de Nathan Juran (1957)[Ret]

[21] 8 mars 1927.[Ret]

[22] Le Club des Ronchons, dont je suis le président à vie, se propose d'« étudier l'horreur du bonheur ». Sa devise est :
« En arrière toute ! » Ses réunions sont interdites aux femmes, aux enfants, aux animaux et aux plantes vertes.

[Ret]

[23] *Au temps du boeuf sur le toit*.[Ret]

[24] Non seulement je ne critique pas la tenue et la réserve des synagogues et des mosquées, mais je les en loue.[Ret]

[25] *L'Enseigne de Gersaint* (1720).[Ret]

[26] *Splendeurs et misères des courtisanes*.[Ret]

[27] *Ah ! ça ira, ça ira...*, Balland, 1989.[Ret]

[28] *Reflets et réflexes*, L'Age d'Homme, 1983.[Ret]

[29] *Un souvenir de Solferino*, L'Age d'Homme, 1986.[Ret]

[30] *Voyage au bout de la nuit*.[Ret]

[31] Journal *Le Père Peinard* (1894).[Ret]

[32] Le cubisme n'est pas « le début de la grande aventure de

l'art moderne », mais la dernière peinture classique. À méditer.[\[Ret\]](#)

[\[33\]](#) Auteur d'un magnifique *Staline et Vorochilov au Kremlin*.[\[Ret\]](#)

[\[34\]](#) *Ma Vie*.[\[Ret\]](#)

[\[35\]](#) Jean de la Varende, cité par Anne Brassié dans *La Varende*, Perrin, 1993.[\[Ret\]](#)

[\[36\]](#) Louis XVII fut bien enterré à cet endroit, mais pas à la place désignée.[\[Ret\]](#)

[\[37\]](#) À l'exception de Giscard d'Estaing, homme de goût, qui fit cesser ou « raboter » un grand nombre de projets stupides comme de flanquer des autoroutes *intra-muros*, ou de transformer le IX^e arrondissement de Paris en cité d'affaires. De Gaulle est coupable de s'être désintéressé de la question. Le pompon, si l'on peut dire, revient à nos deux snobs, perpétuellement effrayés à l'idée de ne pas être dans le coup, MM. Pompidou et Mitterrand.[\[Ret\]](#)

[\[38\]](#) Voir ce qui jouxte, *sciemment*, la basilique Saint-Denis ou la cathédrale d'Amiens. Ce ne sont, hélas, que deux exemples parmi une longue et cruelle liste.[\[Ret\]](#)